

Joseph BERTHIER

1879—1916

C'était un breton « du pays gallo », de cette Bretagne de langue française. Il était né le 11 juillet 1879, à Josselin, au bord de la lande du « combat des trente ». Orphelin de bonne heure, Joseph Berthier eût à faire prématurément un rude apprentissage de la vie, et s'en vint à Paris où une parente le fit entrer chez un bijoutier. Ce Celte naturellement affiné fut vite un artisan habile dans une profession qui exige du goût et de l'adresse.

Mais il ne lui suffisait pas de ciseler l'or et l'argent. Un plus noble désir lui venait en rêvant comme tout bon breton, qu'il parle « gallo » ou « bregonnee », aux landes natales, à leurs contes, à leurs légendes : ces paysages, ces souvenirs du passé, ces témoignages de la vie de « chez lui », les fixer pour les générations à venir, les écrire ainsi que d'autres l'ont fait pour des régions plus fortunées ; un séjour à l'hôpital lui donne des loisirs, et décide de sa vocation, et il écrit, aux heures que lui laisse l'atelier.

En 1910, paraît à la nouvelle édition française son premier volume : « *Marie-Rose la sinistrée* » dont la première nouvelle, qui donne son titre au volume est inspirée par les inondations de la Seine, les autres contes du recueil, ont pour scène le pays « gallo », qu'il évoque, dans les bruyères et les ajoncs et les hameaux de la campagne morbihannaise, les tristes quartiers de Grenelle, et de Javel, où trop de bretons viennent s'échouer, Joseph Berthier, fait déjà montre de précieuses qualités d'observation.

Puis en 1912, ce sont les contes bretons, que préface Anatole Le Bras : le pays de Josselin vous aura eu pour fixer ses aspects, dégager son âme, et lui donner une voix... heureux les hommes que leur bonne étoile et quelque don natif prédestinent, de la sorte d'être les chantres, élus du coin de la terre qui les a formés, écrit le maître de la littérature bretonne contemporaine.

En 1912 encore, Joseph Berthier publie en plaquette, une comédie bretonne en un acte, *le consentement*, en collaboration avec son frère Auguste, populaire sous le nom de « Mathô » dans les milieux bretons de Paris où son répertoire en parler gallo, draine la joie. Régionaliste convaincu, il collabore aux périodiques bretons : « *le clocher breton* », le « *Breton de Paris* », la « *pensée bretonne* », « *le fureteur breton* ».

Il se mêle activement au mouvement de la colonie bretonne de Paris et contribue notamment à la fondation de la société des Morbihannais de Paris, qui le choisit pour secrétaire aux réunions des « bretons de Paris » ; à ces dîners du « fureteur breton » ou à ce pardon de la reine Anne, qui avive la verve irrésistible de Léon Durocher, autre Morbihannais partout où se rassemble la Bretagne lettrée et pensante. On rencontre ce garçon toujours méticuleusement correct, qui tandis que ses camarades d'atelier courent aux plaisirs faciles, du cinéma ou de la bombance, ne connaît d'autre joie que littéraire, et d'autre ambition que d'écrire.

Et si dès lors ou plus tard, on peut trouver en ses œuvres quelques impropriétés de termes, quelques inexpériences, quelques inélégances de langage, que l'on veuille bien l'en excuser, en songeant que ce fils du peuple, cet artisan, ce paysan breton, a dû se faire tout seul, qu'il n'a pas eu comme d'autres, l'avantage d'une instruction facile, et que sa passion pour les lettres lui doit valoir l'estime et l'indulgence des lettres.

Et, cette ferveur littéraire, sans doute, qui lui valut d'être parrainé par Charles Le Goffic, Eugène Le Mouel, De Lormandié, Pergniol et Couturier, à la Société des gens de lettres où il fut reçu comme adhérent le 15 mai 1911

J

En 1913, il fait paraître un roman: « *Jean-Louis, vie d'un orphelin* ». Il y avait mis beaucoup de lui-même au point que l'on y peut trouver entre les lignes une bonne part d'autobiographie. : N'est-ce pas Berthier lui-même que ce Jean-Louis que ses camarades d'atelier houspillent quelque peu, quant aux délices des stations chez le « bistro », il préfère la solitude, réalisme sans grossissement ni déclamation, sur la vie modeste de l'ouvrier parisien, devait dans la pensée avoir une suite qu'il écrivit en effet, et que les événements ont fait rester en manuscrit.

En juillet 1914, Joseph Berthier, venait de perdre son frère cadet, décédé au moment où, nommé officier d'administration, il récoltait le fruit de son travail. Celui-là aussi était un laborieux, il était venu passer quelques jours de repos en Franche-Comté, chez ses beaux parents ; c'est là que le surprit le tocsin de la mobilisation.

Dès le 3 août, il rejoint son corps, le 52^e territorial à Neuchâteau, de suite il écrit à sa femme, à ses amis, il tient au jour le jour son carnet de route avec l'idée de laisser, s'il n'en revient pas, ce document à un confrère breton qu'il pourrait intéresser. Dès qu'il a une minute il griffonne, sur des morceaux d'enveloppes, sur des cartes postales, de petites notes : les bons mots de ses camarades, les menus incidents de la vie de tranchée, ou de cantonnement, des paysages rencontrés. Il envoie au « Journal de Pontivy », au clocher breton, au Nouvelliste du Morbihan, des correspondances du front, des contes de guerre pris sur le vif. Vers la fin de 1914, il apprend la mort de son frère Auguste, le bon « Matho », dont il n'avait plus de nouvelles.

« Le Cher Gars a bien été tué le 25 août à Courbesaux, écrit-il. Comme je suis éprouvé cette année ! Perdre ses deux frères, presque coup sur coup, que c'est dur. Ma douleur est immense, cependant, je saurai la surmonter, l'heure présente, n'est pas au découragement, mais à la virilité... Je n'ai plus qu'un désir : venger mon frère ».

Et voici que cette occasion de participer directement à l'action de venger son frère lui est donnée, au mois de juin 1915 il passe au 325^e régiment d'infanterie sans forfanterie et sans crainte, il fait connaissance avec la vie des premières lignes : vous vous étonnez, écrit-il à Emile Gilles, l'écrivain breton, de ce que en dehors de mon service de poilu je puisse encore arriver à faire mon courrier (puisse n'en douter pas) à écrire des articles et à fabriquer des bagues ! C'est que voyez-vous, je n'aime pas à rester inactif. A mes heures de loisir au lieu de me tourner les pouces et de broyer du noir, j'ai plaisir à m'occuper le corps et l'esprit...

Si l'abattement est excusable chez un soldat à l'esprit fruste, cela ne peut se comprendre, chez un intellectuel. Le premier, d'ordinaire ne voit que ce qui se rapporte à sa petite personne, l'autre doit voir plus haut, l'avenir de son pays et de sa race.

« Il serait vraiment terrible, à mon sens de penser que, après tant de noble sang répandu, après tant de souffrances endurées par les combattants actuels, l'on put conclure une paix boiteuse. En toute sincérité, je vous avoue, que moi, je préférerais encore passer l'hiver dans les tranchées aux avant-postes (Dieu sait pourtant si le confort y manque, et si l'hiver on y souffre), je préférerais même y laisser mes os (malgré toute l'affection que j'ai pour ma femme, mes parents et amis) plutôt que de rentrer chez moi battu et humilié et pas du tout rassuré pour l'avenir ». Evacué pour maladie après quelques mois de front, il connaît les errances d'ambulances en hôpitaux qui le mènent tout près de ce village Franc-Comtois où le surprit la mobilisation, puis la convalescence ; le retour au front, encore, malgré les douleurs terribles d'une grave maladie d'estomac, sa vie de poilu, philosophe, envoyant « au journal de Pontivy », des contes, des notes, voire même des chroniques littéraires, sur les œuvres qu'il peut lire, et c'est ainsi qu'il signale un jour, « les cloches de guerre » de Léon Durocher, et une autre fois une plaquette de Charles Thuriot. Le 12 novembre 1916, il commente les lettres inédites de Louis Pasteur, et de l'écrivain comtois Charles Léger : je reçois dans la Somme ou j'arrive, de Champagne cet intéressant opuscule. J'ai trouvé, malgré ma vie tourmentée actuelle, un grand charme moral à la lecture de ce recueil qui nous montre l'illustre savant sous un jour familial.

Le 13 novembre 1916, il écrit à Charles Géniaux « Je vais mourir pour la France après-demain. J'en ai la certitude. Cette affaire sera terrible. Les allemands m'ont tué mon frère, je serai donc le premier à l'assaut pour le venger. Adieu, voulez-vous honorer ma mémoire en présentant ma candidature au Sociétariat ? Je vais me battre avec plus de courage encore en pensant que mon nom sera inscrit à la Société des « gens de lettres ».

Le vœu, de Berthier a été exaucé, car il fut reçu le 27 septembre de la même année... et son nom demeure définitivement sur les hautes tables de marbre : le 15 novembre, à la date qu'il avait lui-même annoncée, dans sa lettre à Géniaux, Joseph Berthier, tombait pour la France à Sailly-Sallisel et ce brave a reçu à titre posthume, la médaille militaire et la croix de guerre. Des articles ont été consacrés à sa mémoire, notamment dans la vie (janvier 1917 ; le journal de Pontivy (3 décembre 1916), et le bulletin des écrivains (mars 1917), par Emile Gilles, dans la pensée bretonne (janvier 1917) par Léon Durocher, qui faisant au mois de juin suivant à Montfort-Lamaury, lieu du pardon de la Reine Anne, un mélancolique pèlerinage-son dernier, car lui aussi, tué par la méchanceté des hommes fut une victime de la guerre, lui adressait ce souvenir « Berthier, mon cher Berthier quelle tristesse de chercher en vain parmi ces feuillages, le bon camarade, heureux de vivre, de noter la vie, le régionaliste aux nostalgies souriantes, qui là-bas, sur les routes lorraines, chantait la ronde des sabots !... Hélas, il dort dans la terre picarde, le conteur galot, dont la plume badina sous les obus, m'adressant des couchers de soleil, des clairs de lune, pris au miroir de la Meurthe... !

Il convenait qu'en cette anthologie un de ceux qui connurent Joseph Berthier put apporter lui aussi un hommage à la mémoire de ce gars de haute-bretagne, un qui se manifesta si pleinement jusque dans la mort, de l'idéalisme celtique... (Marc Leclere)

Bibliographie :

Marie-Rose, la sinistrée
Le consentement.
Contes bretons
Jean Louis
Le petit poste 27

Dans l'abri du petit poste 27, ce matin alors que français et allemands, à la venue de l'aube, ont remis leurs fusées éclairantes, et que le chaos de la nuit a fait place à un calme complet, l'escouade de garde repose en toute sécurité. Deux veilleurs, seuls, l'œil aux créneaux blindés, d'où l'on voit nettement la lune blanche que forme la première tranchée allemande, par delà les fils de fer barbelés et les chevaux de frise à quelques cinquante mètres seulement font bonne garde. Les autres, fatigués, à la suite d'une nuit bien remplie, où leurs nerfs furent soumis à forte épreuve, où, à deux reprises différentes, ils durent repousser à coups de grenades et de fusils, un ennemi audacieux qui tentait de surprendre leur petit poste dorment maintenant d'un sommeil lourd, de bête de somme.

De l'abri peu profond recouvert de quelques pieds de terre crayeuse, s'échappent, de singuliers ronflements graves et aigus ; il s'en exhale aussi cette odeur forte de la chair humaine au repos. Au dehors, courlis et pinsons animent de leurs chants et de leurs courses ailées, le paysage matinal, parfumé par les fleurettes des tranchées que baise un soleil timide. Soudain un sifflement qui lointain, grossit, enfle, puis un fracas énorme qui déchire les airs et les oreilles et oppresse les poitrines, tandis que des morceaux de fonte s'égaillent en tous sens, au milieu d'un haut nuage, de fumée et de terre pulvérisée : une torpille allemande vient de tomber à moins de trois mètres en avant du petit poste, creusant dans le sol une cuvette d'importance. Presque aussitôt une deuxième torpille raye l'espace de sa masse sombre et s'abat comme une monstrueuse bête à bout de souffle, écornant cette fois sérieusement le parapet derrière lequel les deux guetteurs toujours attentifs n'ont que le temps de s'aplatir à terre pour n'être pas décapités par la trombe épouvantable. Et les torpilles succèdent aux torpilles, et les explosions, aux explosions... Dans l'abri, les hommes se sont réveillés en sursaut. Sitôt dressés, sur leur mince couche de paille, ils comprennent... »v'là la valse des torpilles, qui recommence » : grommelle l'un d'eux d'un ton maussade, d'un homme dérangé brutalement dans son sommeil. Ces sales boches, est-ce qu'on les embête nous, ce matin ?... ronchonne un autre. Une pluie de pierres s'abat sur le boyau, à l'entrée même de la cagna. « C'est à notre petit poste qu'en veulent ces chameaux là »remarque le caporal Gralard. Et il dépêche aussitôt un de ses hommes pour dire aux deux sentinelles de rentrer. Pas besoin de s'exposer inutilement pendant le bombardement. D'autant plus qu'il n'y a pas à craindre que les boches viennent dans le petit poste pendant ce temps là. L'instant d'après, les trois soldats accourent bien vite, l'échine courbée. « Mince, s'exclame l'un des veilleurs, vous parlez d'une façon de dire bonjour aux gens ».

Maintenant, tous les gardiens du petit poste sont là, au fond de leur terrier, écoutant les explosions plus ou moins proches, et causant comme s'ils se trouvaient dans quelque endroit tranquille. Le petit poste 27 et ses abords présentent un aspect lamentable, partout, des excavations, des éboulis, des tas de terre, des morceaux de fontes, des parapets éventrés, des rayons obstrués. La cagna elle-même est criblée d'éclats et de morceaux de pierre. Il y aura du travail ce soir pour les sections de réserve. Le bombardement allemand, qui a duré près de deux heures s'est éteint définitivement. Le caporal rédige alors un billet qu'il charge Baladière de porter au chef de section. . Puis du haut de l'escalier de la cagna, il crie : « c'est fini les gars...Levin et Le Luarn c'est votre tour de garde aux créneaux ».

Le calme règne à nouveau sur tout le front du secteur. Le petit poste 27 a repris sa vie normale : les hommes veillent aux créneaux, les courlis et les pinsons, étrangers à la guerre, continuent leurs chants, et leur ronde insouciant.

Journal de Pontivy, 28 octobre 1916)

Recueilli par Louis Robic, dans l'anthologie des poètes bretons

Plus de « Poilus » ! Pourquoi donc ?...

Il y a quelque temps, un confrère déclarait ouvertement, quoique d'une façon spirituelle, la guerre au mot « poilu ». Il préluait ainsi : « Décidemment, les soldats, les vrais, ne peuvent pas s'habituer à ce fameux nom de « poilu », sous lequel beaucoup de gens, bien intentionnés, croient devoir proposer nos héros à l'admiration du monde. »

Eh bien, à ce sujet, je me permettrai de chercher chicane à ce confrère... une chicane courtoise s'entend.

Il a un grand tort à mon sens, de généraliser.

Certes, je veux bien admettre que dans certaines formations, certains corps d'armée même, le terme de « poilu » soit ou boudé ou mésestimé. Les mots nouveaux sont comme les modes nouvelles, qui ne peuvent plaire à tout le monde. Mais...

Mais je puis affirmer, ayant été longtemps sur le front de Lorraine, que le terme incriminé par notre confrère y est en honneur. Eh pourtant les régiments qui forment l'armée de Lorraine sont de provenances diverses. Et qui use du fameux mot ? Exclusivement les sous-officiers et les soldats. Bien mieux, les derniers, non contents de se qualifier entre eux de « poilu », assaisonnent encore de ce mot jusques à leur correspondance. Certains soldats écriront aux leurs : « A l'attaque de X... j'avais à mes côtés les poilus un tel et un tel.. ; » Alors !...

Par exemple, ne leur demandez pas l'origine du mot « à la mode » . Ils ignorent absolument qu'il ait été lancé sur les Boulevards de Paris. Un beau jour, au début de la guerre, il est parvenu aux tranchées et aux cantonnements et ils l'ont, eux aussi, spontanément adopté. Ils ne la lâcheraient pas maintenant après bientôt deux ans de guerre, même... pour une marmite boche !

Ont-ils tort, ont-ils raison, ces braves soldats ?... Affaire d'appréciation personnelle N'allez-pas surtout leur avancer que ce terme de « poilu », qu'ils ont fait librement leur, est « bête » ou « un peu indécent ». Ils ne vous comprendraient pas.

Je crois même pouvoir assurer qu'ils attachent à ce mot un sens épique et viril tout à la fois. Tous les soldats de France, qu'ils soient barbus ou imberbes, par leur belle et inlassable ardeur à combattre le boche maudit, ne font-ils pas tous preuve d'une virilité étonnante ?

Aussi bien, laissons-les donc employer, à leur gré, le langage qui leur peut plaire.

Si, je le répète, le mot de « poilu » est fort en honneur dans certaines unités, par contre, celui de « bonhommes » n'est que peu usité. Je suis un adjudant du x^o...territorial, (mon premier régiment) qui s'en servait. Eh, je dois l'avouer, cela n'avait pas le don de plaire aux hommes. « Des bonhommes » ! se rebiffaient-ils. Pourquoi pas des « mollusques » ?... Ces braves gens, en effet, donnaient à ce mot de « bonhomme » une définition de mollasse, de sans ressort. « L'adjupète » veut donc nous vieillir davantage ? » disaient-ils encore assez ingénument.

O bizarreries de l'esprit de nos combattants !

D'autre part, j'ai mentionné que les officiers de l'armée de Lorraine, à l'encontre de leurs subordonnés, n'employaient guère, en grande majorité, le terme de « poilu ». Cela est vrai également.

Mais alors, de quels vocables usent-ils envers leurs hommes ? Ceux-ci sont assez nombreux et varient suivant les régiments.

Dans tel régiment du recrutement de la Seine, les soldats sont simplement des « hommes » ; dans tel autre régiment du Poitou, des « types » ou des « drôles ». Tel colonel appelle ses « enfants » des « lascars » ; tel chef de bataillon, des « numéros » ; tel capitaine, des « loustics » ; tel lieutenant, des « chevreuils », etc...

Toujours les soldats acceptent ces vocables régionaux, qui proviennent de chefs paternels, avec infiniment de bonne humeur. Ils n'y voient nulle malice ; simplement, une fantaisie verbale du supérieur.

Inutile donc de philologuer sur les appellations de guerre de nos braves soldats : gars, vieux, gônes, hommes, bonhommes, lascars, types, drôles, numéros...ou poilus, qu'importent les mots à ces héros.

Si, un seul les obsède, les tient toujours en haleine, survolte leur courage ; un mot pour lequel ils vont bientôt tenter l'effort suprême ; un mot qui sera classé fièrement par des centaines de mille de poitrines et fera tressaillir d'aise le Monde civilisé, Ce mot c'est : Victoire.

J. BERTHIER

Correspondance

Foulq (près Toul), le 8 août 1914-

Qui aurait cru, voilà un mois, que mes vacances seraient interrompues par la guerre ?...

Enfin, me voici donc en campagne, je ne m'en plains nullement, du reste, puisque les allemands nous ont amené là, qu'ils défont de leur orgueil barbare, la civilisation latine, et bien, allons-y carrément.

L'entrain des troupes (active, réserve, territoriale) est admirable. Tous les soldats sont décidés à verser généreusement, leur sang pour la gloire de la Patrie, et le salut des peuples européens civilisés. Pour ma part, je ferai tout mon devoir.

J'appartiens au 52^o régiment territorial d'infanterie, affecté au 20^o corps, qui comprend les divisions de Nancy et de Toul.

Je suis arrivé à Neufchâteau le 3. Le 5, mon régiment partait à pied pour Toul. Nous y sommes depuis hier et attendons les événements.

J'ai eu le plaisir de retrouver au régiment une dizaine de Josselinais domiciliés à Paris. Mon camarade de file est un ami d'enfance, vous pensez si cela nous reconforte.

Par ailleurs il y a également un grand nombre de Morbihannais et autres bretons. Je vous apprendrai même que j'ai trouvé hier, dans une compagnie voisine, un Pontivyen, qui fut votre élève, vous connaît très bien, ainsi que votre père. J'ai oublié son nom. Mais je vous donne tout de même le bonjour de sa part.

Mon régiment qui comprend des hommes de 35 à 45 ans, est plein d'entrain. Nous sommes copieusement nourris. Nos officiers sont très gentils.

Je tiens au jour le jour un carnet de route, j'ai prévu le cas où je mourrai sur le champ de bataille, et serais ramassé par des français : ce carnet serait remis à ma femme, avec prière d'en tirer une copie à votre intention. Comme je suis entouré de Morbihannais, cela pourrait peut-être vous intéresser. Vous pourriez donc en tirer le parti qu'il vous plairait, je demande cela à votre amitié.

La région où nous cantonnons est infestée d'espions. L'on se méfie...

Je suis très content de savoir ma femme rentrée à Paris. Elle est près de ses sœurs.

Je vous serre bien amicalement la main ;

Au revoir ou adieu ?

Pour la France !

Foulq-le 26 août 1914- 3 h –après midi

Etant de garde au poste de police de la mairie, j'assistai tout à l'heure au dépouillement du courrier journalier. O veine ! il y avait pour moi, outre une carte de ma femme, une charmante lettre de l'ami Gilles. Vous pensez si cela m'a fait plaisir de vous lire.

Votre lettre a mis 10 jours à me parvenir.

Alors, vraiment, mon bavardage du 6 août vous a paru intéressant. Je vous avais écrit cela simplement, à la bonne franquette. Je vous autorise néanmoins, à publier les passages que vous voudrez. Ainsi pour mes lettres futures. Mais, n'est-ce pas ne manquez point de vous conformer aux prescriptions spéciales du journalisme en temps de guerre : non désignation du n° du régiment, de son emplacement, du nom de l'auteur des lignes citées, etc... Autrement, vous vous exposeriez à des poursuites et vous m'exposeriez moi-même, en ma qualité de soldat, à des sanctions très graves.

Mon régiment est toujours ici. Nous ne sommes guère malheureux. Fouq est une petite ville propre et bien située. On y trouve des magasins de toutes sortes : café, épicerie, boucherie, etc... L'on ne manque donc de rien.

Nous nous livrons à des occupations manuelles : tantôt terrassier, tantôt bûcheron. Si vous me voyiez manier la pioche, la hache ou la pelle !... Ce travail ne me déplaît point, du reste : j'acquiers des biceps et mon appétit est formidable. Plus de maux d'estomac !

Mon régiment n'a point encore vu d'autre feu que ... celui de la soupe. Cependant la semaine dernière, des avions allemands étant venus nous faire visite, les forts et une compagnie de territoriaux lui flanquaient du plomb dans les ailes. C'est une chasse vraiment passionnante, je vous assure.

Par ailleurs, nous entendons assez souvent, le matin, gronder le canon dans le lointain. Ce sont nos petits pioupious français (artilleurs) qui envoient aux prussiens, pour leur petit déjeuner, des tablettes ... d'acier.

Nous commençons à nous faire à ce tapage. Malgré tout, si, quelque jour, le régiment de papas qu'est le 52^e territorial devait donner à son tour, soyez persuadé qu'il ferait tout son devoir. Les « vieux » se comporteraient au feu, sinon avec la souplesse des jeunes, mais avec non moins de courage. Du reste, nous avons tous foi, malgré les pertes énormes qui nous seront fatalement infligées, en le succès définitif de nos armées et de celles de nos alliés, ce qui assurera pour l'avenir, espérons-le, la paix du Monde.

En attendant cette éventualité, les territoriaux sont toujours de belle humeur. C'est bon signe.

Je vous disais tout à l'heure que nous ne manquons de rien. Vous allez en juger.

Je me suis « associé » avec quelques camarades de mon escouade, à seule fin, moyennant quelques sous par jour, d'améliorer l'ordinaire, pourtant suffisant. Et, ma foi, cela adoucit notre vie de troupier occasionnel. Dimanche dernier, c'était jour de repos. L'on en a profité pour faire un peu la « bombe ». En voici le programme. A 10 h. déjeuner : bifteack, haricots, fromage, confiture de fraises, bénédictine (cette liqueur offerte par l'abbé Lancerez, un camarade de l'escouade) ; l'après-midi ; le cigare aux lèvres, promenade en ville,

dégustation d'excellente bière ; dîner : lapin sauté, fromage et confiture ; le soir, nouvelle promenade en compagnie d'amis morbihannais et nouvelle rasade de bière

Hein ! Ce n'est pas trop mal pour des soldats en guerre ! Les prussiens n'en peuvent sans doute pas dire autant ! Tant mieux.

Dans ma précédente lettre, vous ai-je parlé de la composition de mon escouade ? Très curieux. Il y a un curé, un homme de lettres, un infirmier, un maquignon, un employé de commerce, un fabricant de voitures d'enfants, un mécanicien, un horloger, un pompier, un douanier, un braconnier... Tout ce monde, sous l'habit militaire et surtout en présence de danger commun, fait assez bon ménage.

... Ma femme se porte bien, je reçois souvent de ses nouvelles. Elle travaille toujours à l'Imprimerie Nationale.

Lorsqu'il me sera possible de vous écrire, ce sera toujours pour moi un nouveau plaisir.

(Soldat J.Berthier,
au 52^o régiment
territorial d'infanterie, 1^o
bataillon, 3^o compagnie,
dépôt de Neufchateau
(Vosges)

P.S- Soyez donc
assez aimable d'adresser
1 ou 2 exemplaires du
Journal de Pontivy à ma
femme. Je trouverai cela
à mon retour. De même à
ma belle-sœur : Mme
François Berthier,
épicière à Josselin

Fouq le 15 septembre 1914-

Je vous ai écrit le 26 août et le 2 septembre. Avez-vous bien reçu mes lettres ?

Je pense que vous êtes toujours, ainsi que votre « maisonnée » en bonne santé.

L'on doit être satisfait également, là-bas, de la nouvelle tournure de la guerre. Les allemands sont en retraite sur toute la ligne.

Au début de la semaine dernière, nous avons eu ici une sérieuse alerte. Ces brigands de Prussien avaient réussi une certaine nuit, à se profiler à travers bois et à se rapprocher très près de nous. Aussitôt, un bataillon et demi de mon régiment fût porté en avant, comme renfort. Quant à ma compagnie, elle fut pendant quarante huit heures sur le qui-vive. Nous étions en cantonnement d'alerte, les hommes tout harnachés, les faisceaux de fusil et les sacs dressés dans la rue, en permanence. D'une minute à l'autre, l'on attendait un ordre de départ.

Les allemands furent heureusement refoulés. L'on n'eut donc point besoin du concours de ma compagnie. C'est dommage. Mes camarades, et moi aussi eussions pourtant été contents d'essayer notre fusil. Nous ne voudrions pas revenir chez nous sans y rapporter un casque à pointe !...

Après cette affaire, notre artillerie continua, pendant quelques jours et nuits, de chauffer le derrière aux boches.

Depuis plusieurs jours, c'est un défilé, par la route ou en camion automobile, de troupes : artillerie, dragons, fantassins, génie, marsouins. Tous ces hommes se sont battus à la frontière depuis un mois. Ils se dirigent à présent vers un autre point. Tous, malgré la fatigue, sales et boueux, sont pleins d'entrain et d'enthousiasme. Ils chantent...

Le soldat français est vraiment admirable ! Hier soir, j'ai eu l'avantage de causer un bon moment avec un réserviste de l'infanterie coloniale. J'ai appris des choses vraiment intéressantes sur divers combats livrés depuis plus d'un mois dans cette région, et auquel il prit part. Je ne puis malheureusement vous conter cela par lettre. Je vous dis seulement que, d'après ses dires, nos troupes combattent avec une vaillance remarquable. Il citait un régiment d'infanterie qui partit à l'assaut à la baïonnette, le colonel en tête et à pied, ainsi que tous les autres officiers, en avant soit de leur bataillon, soit de leur compagnie. Il paraîtrait que l'artillerie allemande gâche ses munitions à tort et à travers ; en outre, leurs pointeurs sont mauvais. Par contre, notre artillerie fait des ravages effrayants dans les lignes ennemies. Le marsouin contait encore que sa compagnie devant occuper, au cours d'un combat, une tranchée généralement occupée par les prussiens, la trouva pleine de cadavres. Il citait également le fait suivant : son régiment fit prisonnier une cinquantaine de brancardiers bavarois qui, tous, étaient armés de gros révolvers, afin d'achever nos blessés. Quels sauvages, n'est-ce pas, et qui méritait bien une correction exemplaire !...

Jusqu'à présent, nous avons eu par ici un temps superbe. Malheureusement, depuis quelques jours, la pluie est venue. Samedi dernier, étant au travail sur le faite d'un haut plateau, nous fûmes surpris par un ouragan violent : pluie, vent. Croyez-vous que nous nous fîmes du mauvais sang pour cela ? Que non !...L'on se précipite dans les tranchées où, tant bien que mal, l'on se mit à l'abri. La soupe fut très arrosée ce jour-là ! Après déjeuner, les hommes de mon escouade, pour oublier leur petit malheur (nous étions trempés jusqu'aux os !) organisèrent un petit concert ; un abbé (l'un des camarades syndiqués, comme nous nous appelons par plaisanterie, à l'escouade) qui possède une très jolie voix, entonna des chants d'opéra et d'opéra-comique ; un maçon limousin, chanta des complaintes et de vieux airs de son pays. ; un terrassier et un employé de la régie, ancien soldat qui firent les campagnes de Madagascar et de Chine, contèrent de drôlatiques histoires de la vie militaire aux colonies. Vous voyez par là que le soldat français, même territorial, sait, en toutes circonstances, conserver sa bonne humeur ! C'est ainsi que nous trouvâmes un officier accouru à cheval nous apporter des nouvelles de la grande victoire franco- anglaise sur les bords de la Marne. Vous pensez avec quelle joie cela fut accueilli !... Les soldats, qui, comme moi, avaient toujours conservé intact leur confiance en la victoire de nos armes en étaient doublement satisfaits ; ils ne se firent pas faute de chiner les autres ; penauds mais heureux également.

Nos succès ont donné du mordant à nos troupes, je crois que désormais les prussiens ne remettront jamais plus les pieds en terre française ! Heureusement ...

Ma femme est restée à Paris. Elle y est bien, ma foi, et en sécurité maintenant.

...De la frontière, salut à vous.

P-S- Avez-vous des nouvelles de l'ami Evenou ? Est-il à Constantine ou à Josselin ?...

27 Septembre 1914

...Plus que jamais, j'entends depuis quelques jours la chanson brutale des canons. Mais je ne puis vous dire davantage ici que cette chanson nous est favorable...

Fouq le 2 octobre 1914

J'ai bien reçu le 29 septembre votre aimable carte datée du 9 septembre, pas très pigeon voyageur... Enfin, je suis content de savoir que mes lettres vous parviennent.

J'ai pu me procurer une lettre très suggestive d'un camarade d'escouade, à lui adressée par sa femme et relatant des faits piquants concernant l'occupation de Baccarat par les allemands. Ce camarade m'ayant autorisé la publication dans les journaux, j'ai pensé vous faire plaisir en vous en offrant la primeur. Vous trouverez donc cela ci-inclus. J'ai fait préciser de faire suivre la lettre de commentaires personnels. Naturellement, vous verrez, si vous les jugez utile, à publier tout ou partie de cette lettre (je vous l'ai, recopiée intégralement, afin que vous la gouttiez en entier). Vous pourriez passer cela dans les journaux morbihannais : Journal de Pontivy, Réveil Ploermelais, et peut-être même l'Ouest-éclair. Je crois que cela ne peut manquer d'intéresser nos populations de l'Ouest, elles qui sont à l'abri des coups sauvages de l'ennemi.

J'ai également une requête à vous présenter tant en mon nom qu'en celui des Morbihannais du 52° territorial. Comme nous sommes ici privés de lecture et qu'il nous serait très agréable de lire les nouvelles du pays, voudriez-vous nous faire l'amitié de nous faire l'envoi de journaux du Morbihan ? L'on vous en serait bien reconnaissant. Merci d'avance....

Excusez cette sorte de réquisition, nous sommes en guerre !...

Le temps après une quinzaine pluvieuse, s'est remis au beau.

Une grande bataille s'est livrée, durant 15 jours, tout près d'ici dans la Woëre. Issue à notre avantage. Apprenez incessamment grande victoire française. Hourrah !...

Fouq, le 6 octobre 1914

L'autre jour, je vous écrivais que depuis pas mal de temps je n'avais reçu de vos nouvelles. Il faut compter avec la poste, n'est-ce pas... Or, presque coup sur coup, je reçois trois cartes de vous ; l'avant-dernière hier ; la dernière datée du 29 septembre, ce matin même

Ce matin, j'avais également une lettre de Le Rouzic, vice président des Morbihannais de Paris et une de l'ami ch. Géniaux. Le Rouzic est sergent au 88° territorial, 19° compagnie, à Belle-Isle. Il garde des prisonniers allemands ; Belle-Isle en possède 3100 !... Géniaux a été bien malade. Il relève seulement. Il me cite plusieurs de ses parents et amis tués ou blessés.

Durocher m'écrit assez souvent. Il m'est très agréable de vous lire tous. Avant-hier, je vous ai adressé un article encadrant l'insertion d'une lettre intéressante. J'ai signé : J. Berthier, morbihannais territorial à la frontière. Je pense qu'il serait peut-être bien de biffer la Signature. J'oublie que je ne suis plus civil et que je n'ai sans doute pas le droit de faire état de ma situation militaire à la suite d'un article. S'il est temps encore, et pour éviter tous ennuis faites donc le nécessaire. Du reste, peut-être y avez-vous songé vous-même. Maintenant, cela n'a peut-être aucune importance ?...

Le père Garande m'écrit souvent. Brave homme ! C'est la Providence des Morbihannais de Paris ! Il passe tout son temps à écrire à tous les amis qui sont aux armées ; il leur demande de leurs nouvelles qu'il s'empresse ensuite de communiquer à chacun. J'ai ainsi appris que quantité de Morbihannais ont été au feu dans la Marne, dans l'Aisne, etc... Jusqu'à présent, quelques blessés, mais pas de morts !... Allons, tant mieux.

J'ai un beau-frère qui a été déjà 8 fois au feu et n'a pas été blessé. C'est un veinard !

Pontivy doit en effet présenter une animation extraordinaire.

Vous aurez beaucoup de travail à la rentrée des classes. Il doit vous manquer pas mal de jeunes instituteurs.

Si vous avez l'occasion d'aller à Josselin, ne manquez pas de faire visite à mon oncle Carré et à ma belle-sœur, Mme François Berthier, qui en seront enchantés. Il est vraiment regrettable que mon pauvre frère cadet soit mort juste deux mois avant la guerre, pendant laquelle il eût pu, comme officier d'administration, rendre des services

Il y a trois jours j'ai pris la garde à l'école des filles de Fouq. Nous gardions des tas de foin qui sont alignés derrière l'école. J'ai passé la nuit, allongé sur la paille, dans une classe ! Cette particularité me faisait songer à vous.

Aucune nouvelle de mon jeune frère –Mathô- depuis le début de la guerre. Doit être au service d'aviation à Nancy, à moins qu'il n'ait marché avec son régiment, le 275 ° de ligne, régiment très éprouvé à **Moranges**...

12 octobre 1914

Suis de garde aujourd'hui. Du pupitre d'un maître d'école , où je suis installé je vous adresse mon meilleur salut ; dans la cour des enfants chantent (louanges de la vigne qui donne du bon vin...)Nous jouissons d'un très bel automne. Puisse ce beau temps continuer. Suis très inquiet sur le sort de mon frère, affecté au 279° d'infanterie. Personne, femme, parents, amis n'a reçu de ses nouvelles depuis la première quinzaine d'août. Sais que son régiment a été très éprouvé au cours de divers combats en Lorraine. Est-il tué ? Est-il prisonnier ? J'ai écrit à son colonel...

21 octobre 1914

Les opérations militaires continuent à bien marcher, le canon ne nous assourdit plus par ici

Suis très inquiet sur le sort de mon jeune frère. Aucune nouvelle de lui...Il est fort à craindre qu'il ne soit tué ou blessé.

Suis de garde dans un bois. Je vous écrit cette carte sous la tente. A côté un grand feu flambe, autour duquel sont assis les camarades. Le frichti mijote sur la braise. Le brouillard d'automne enveloppe bois et champs : les feuilles voltigent...Cela ne manque pas de charme...

Octobre 1914

Reçu une nouvelle lettre de Ch. Géniaux, grand nombre de ses parents où amis sont, ou tués, ou prisonniers, ou blessés...

Nous ferons payer tout cela à ces maudits Prussiens. Nos troupes si cela continue à bien marcher, prendront bien, quelque jour la route de Berlin. Et je pense que les vieux, les territoriaux auront également le plaisir de passer de l'autre côté de la frontière

Fouq le 30 octobre 1914

Fouq est bien calme depuis mercredi dernier. Les deux compagnies du 58° territorial qui y cantonnaient sont parties à Ecrouvez, sis à 4 kilomètres d'ici. , plus quelques douaniers et quelques ouvriers d'artillerie et du génie occupés dans une fonderie. Mon lieutenant m'a confié une petite fonction : fonctionnaire caporal d'ordinaire. J'ai donc été versé à la première section qui est restée ici. J'ai à m'occuper des subsistances pour 91 hommes. Je suis bien tranquille. Me voilà donc monté en grade : gradé sans galons ! A bientôt le bâton de maréchal !...

Un lieutenant m'a confié ce soir que, lorsque les allemands seraient rejetés complètement chez eux, le 52° territorial, ainsi que les autres régiments de la territoriale de la région de Verdun, passeraient probablement (certainement non) en Lorraine. Nous ferions le siège de Metz ou Strasbourg. Tant mieux, l'on verra donc du pays et des prussiens§

Lorsque j'aurai quelques heures de disponibles, je tâcherai de rédiger à votre intention un article sur « les territoriaux au travail »

Nancy le 8 novembre 1914-

Me voici enfin en marche : depuis hier, le 1° bataillon de mon régiment est à Nancy. ...Nancy que les prussiens se vantaient de prendre en 48 heures et qu'ils n'ont jamais eue. Nous sommes en caserne. Mais, paraît-il, dans quelques jours nous pousserons plus loin. C'est un acheminement vers Strasbourg ou Metz. Nancy est bien vivant et calme...

Dans ma caserne, il y a plusieurs prisonniers allemands. Ce matin ils épluchaient des patates..Ma femme est venue me voir la semaine dernière. Ca fait plaisir.

Nancy le 18 novembre 1914-

Je vous ai adressé un nouvel article « l'armée de Bretagne ». J'y adresse un suprême adieu à mon pauvre frère. Au surplus voici ce que je puis ajouter : Les chansons de Matho qui obtinrent le plus de succès dans les fêtes bretonnes sont intitulées : L'Aviation, Un voyage au grand village, Restons chez nous ; comme monologue : J'voulons m'marier, le criou public, l'aracherie d'dents. Je dois ajoute qu'il était meilleurdans le monologue que dans la chanson. Il avait une façon toute personnelle d'interpréter ses contes patoisants. ; sa mimique était des plus originales, elle déchaînait le fou rire des spectateurs. Avec cela très affable, bon

enfant, sans façon, Matho conquerrait aussitôt la sympathie. Bref, on ne pouvait pas ne pas l'aimer. Voilà quelques détails...

Nancy le 19 novembre 1914-

Je vous adresse ci-inclus l'article promis depuis déjà pas mal de temps ? Je l'avais commencé à Fouq voilà trois semaines, mais je n'avais pu le poursuivre. Mes fonctions absorbantes de caporal d'ordinaire, le transfert de mon bataillon à Nancy et le séjour de ma femme ici m'en ont empêché. Enfin, ce soir, j'ai tout de même pu terminer ce modeste travail. J'ai écrit cela sans prétention, au hasard de la plume pourrais-je dire.

Je suis toujours en bonne santé. Maintenant adieu la pelle et la pioche. Nous sommes redevenus « bleus » : exercices, service en campagne, etc... Combien de temps resterons-nous ici ? Je ne sais. Mais ce que je puis vous dire, c'est que nous sommes dans la grande phase de la guerre.

Les officiers nous ont déjà prévenus à ce sujet. Je crois que nous ferons le siège de Metz ou de Strasbourg. Cette perspective ne nous effraie nullement d'ailleurs. Au contraire pour ma part, j'ai à venger mon jeune frère, lequel a très probablement été tué par les boches. A une demande de renseignements adressée au colonel du 179° de ligne, auquel appartenait mon jeune frère, le capitaine de sa compagnie m'a répondu textuellement ceci : « Le soldat Berthier a été porté comme disparu à la suite du combat de Courbesseaux le 25 août 1914, sans qu'il soit possible de donner de renseignements positifs sur son compte » Je ne conserve plus d'espoir. Enfin, au cas bien aléatoire, où mon frère, grièvement blessé aurait été interné en Allemagne, je m'en vais écrire à ce sujet à la Croix Rouge de Genève.

Perdre ses deux frères, presque coup sur coup, c'est très triste pour moi ; l'aîné. Heureusement que je suis courageux. En tout cas, si mon frère est réellement tué, ma peine sera atténuée de ce fait qu'il est mort en faisant son devoir, donc en brave.

J'ai eu le plaisir de voir ma femme à Nancy, où elle a séjourné 8 jours. Elle est rentrée à Paris mardi dernier.

...Me voilà proposé pour le grade de caporal. A bientôt le bâton de Maréchal !

Nancy le 23 novembre 1914-

Botrel est venu à Nancy, m'a-t-on dit, il y a déjà quelque temps. Voilà un mois, je lui ai écrit, je n'ai pas encore eu de réponse. Il doit circuler...

Pas ordinaire ce curé de Moustoir-Remungol. Heureusement que tous les prêtres français ne sont pas tous du même acabit !...

Demain ma compagnie quitte la caserne Elle sera répartie par fractions dans différents postes de la ville et des environs. Moi, je m'en vais, avec ma section, garder un pont dans la banlieue. Dans ce poste, je ferai les fonctions de caporal.

Suis de plus en plus inquiet au sujet de mon frère. A une demande de renseignements que j'ai adressé au colonel du 275° de ligne le capitaine de la 2° compagnie, à laquelle appartenait mon frère, m'a répondu textuellement ceci ; « Le soldat Berthier a été porté

comme disparu à la suite du combat de Courbeseaux le 25 août 1914 sans qu'il soit possible de donner aucun renseignements positifs sur son compte. » J'ai aussitôt « écrit à la Croix-Rouge de Genève, dans l'espoir...

Champigneulles le 2 décembre 1914-

Quel bizarre courrier j'ai reçu hier : une lettre amicale de vous, une très jolie page de ch. Géniaux, un mot humoristique de Léon Durocher, un salut vibrant du publiciste Comtois, Ch. Léger sous les drapeaux et une lettre intime de ma femme. Comme toutes ces missives affectueuses m'eussent comblé de joie si, hélas ! La dernière ne m'avait révélé une bien triste nouvelle : le décès officiel de mon pauvre frère. Le cher gars a bien été tué le 25 août au combat de Courbeseaux. Comme je suis éprouvé cette année ! Perdre ses deux frères presque coup sur coup, que c'est donc triste ! Ma douleur est immense. Cependant je saurai la surmonter. L'heure présente n'est pas au découragement, mais à la visibilité. Malgré mon grand chagrin, je suis très fier que mon frère soit tombé au champ d'honneur pour une cause belle, utile, et je suis persuadé qu'il est mort en brave, en Breton. Ma douleur paternelle s'en trouve comme auréolée.

Je n'ai plus qu'un seul désir : venger mon frère. Tant de belles vies humaines ne peuvent être fauchées en pure perte. Nous vaincrons, n'est-ce pas.

En cette pénible circonstance, mes camarades ont été très gentils envers moi. Ils m'entourent d'une sympathie discrète. Et le chef de poste m'a dispensé, pour le restant de la journée de tout service. J'ai pu ainsi pleurer à mon aise aux bords de l Meurthe, paisible.

Quoique je m'attendisse à cette mauvaise nouvelle, le coup a cependant été rude. Pauvre frère, pauvre Mathô ! Lui qui était si plein de vie, si jovial. Comme il sera regretté de la colonie bretonne de Paris. Tout le monde l'aimait tant. Le pauvre gars ne fera plus rire, mais pleurer...

Aujourd'hui pour me changer les idées, j'écris aux nombreux amis. J'y puise du réconfort et l'oubli de ma peine.

Je reçois bien, chaque semaine, le « journal de Pontivy ». Je le passe aux Morbihannais de ma connaissance, qui en sont enchantés. Très bien votre article sur Botrel.

Mon camarade Josselinais Jean Bougaud a lu sur « le journal de Pontivy » que son beau-frère, J. Collin de Noyal, blessé avait été transporté sur un hôpital de Pontivy. Auriez-vous la gentillesse, si vous avez un moment de liberté, d'aller voir ce brave garçon, et lui donner le bonjour de son beau-frère Jean Bougaud. Puis je vous serais ensuite obligé de me donner des nouvelles de ce blessé, que je transmettrai à mon camarade.

Ma compagnie a été répartie dans différents postes en ville et dans les environs. Moi, je suis avec ma demi-section (20 hommes) à Champigneulles, sis à 5 kms de Nancy. Nous logeons dans un hangar édifié par le génie. Nous ne sommes pas trop mal ici. Notre poste est situé en pleine campagne, dans la vallée de Champigneulle bordée de hauts plateaux verts ou bruns qui se reflètent dans les eaux de la Meurthe claire. On y jouit, la nuit, de très beaux clairs de lune. A 200 mètres du poste est un petit château qu'habite, à la belle saison, le Commandant Driant.

Je remplis ici les fonctions de caporal d'ordinaire. J'ai ainsi l'avantage de pouvoir sortir en ville quand ça me plait. En outre, je ne prends pas la faction. Ce qui est déjà fort appréciable. D'autant plus qu'il commence à faire froid. Il a neigé la semaine dernière.

Je pense que vous avez bien reçu la carte-photo que je vous ai adressé de Nancy la veille de mon départ pour Champigneulle ?

Nancy le 12 décembre 1914-

...Je suis rentré à Nancy. Nous avons été relevé de nos postes par des hommes du 41° territorial.

Vous ai-je dit que j'ai reçu un mot d'Yvon Evennou ? Il va, paraît-il, être incorporé dans les services auxiliaires de l'armée.

Je crois que l'un de ces jours, le commandant de mon bataillon nous emmènera en marche militaire visiter l'un proches champs de bataille des environs de Nancy où se livraient d'acharnés combats fin août et septembre. Je vous en ferai une relation.

Nancy 30 décembre 1914-

...Souhaitons ensemble la fin prochaine de cette terrible guerre, avec la victoire au bout bien entendu.

...Merci également pour l'envoi annoncé de pipes. Je saurai les distribuer à bon escient.

...J'ignorais le désaccord Durocher-Anger. Peut-être pourriez-vous passer mon article dans une autre feuille ? C'est pour Durocher...

Je suis toujours bien ici. Avons un nouveau capitaine très gentil.

Dimanche prochain nous devons encore occuper des postes. Je retournerai certainement au pont de Pixérécourt, à Champigneulle.

Vous avez pu lire sur les journaux que les boches font parfois à Nancy des bruyantes visites. Ce que ces cocos-là ont tout de même de l'esprit et de l'humanité !...

Je puis vous dire que nous l'avons échappé belle à la caserne au cours du bombardement du fameux Zeppelin ! Le 26, vers 5 h du matin, nous fûmes réveillés en sursaut par une détonation formidable. La curiosité nous poussa aux fenêtres. Quel tableau ! de grandes lueurs rouges s'élevaient brusquement vers le ciel, puis aussitôt c'était un potin infernal. Le bombardement, au cours duquel furent lancés 14 ou 15 bombes, dura bien une dizaine de minutes. C'est extraordinaire que notre caserne n'ait pas été atteinte. La dernière bombe éventa la façade d'un café dans une rue qui borde la caserne. Le déplacement d'air provoqué par l'explosion fut tel qu'il nous fouetta la figure et nous projeta le buste en arrière. On eut alors conscience du danger qui nous menaçait et on pensa à se mettre à l'abri derrière

nos lits. On vécut une ou deux minutes d'angoisse dans l'attente... Mais ce fut tout. Le Zeppelin, sans doute à cours de munition s'éloigna. Heureusement, c'eut certainement été à notre tour d'être bombardés. Ce sont des émotions dont on peut se rappeler, je vous assure !

Malgré ces « gentillesses » des boches la population de Nancy ne se départit pas de son calme, de son sang-froid. Et puis, cela ne nous effraie pas outre mesure. On est en guerre, n'est-ce pas !...

Ces allemands ragent de n'avoir pas pu prendre Nancy. Et ils se vengent sur une population paisible. Très chevaleresque, n'est-ce pas !

P.S- C'est par inattention que je vous ai donné comme Josselinais les 5 territoriaux du groupe que je vous ai adressé ; il y en a 4 de Josselin et un de Mohon. Celui de Mohon est à ma gauche, il s'appelle Jean Chamaillard et est employé à l'hospice d'Ivry sur Seine ; son voisin de gauche se nomme Marcel Colas et est employé au gaz à Paris ; Jean Bougaud, surveillant à l'hospice d'Ivry sur Seine, est au-dessus de moi ; celui qui est à sa gauche est conducteur de taxi-auto, il s'appelle Jean Nicolazo.

Le 5 janvier 1915-

Je suis toujours en bonne santé. Depuis dimanche, je suis à nouveau dans mon ancien poste, à 5 kilomètres de la ville. J'y remplis encore les fonctions de caporal d'ordinaire. Temps mauvais depuis quelques jours. Beaucoup de pluie...Viens d'apprendre une autre mauvaise nouvelle : mon patron bijoutier a été tué à la bataille de la Meuse. Il n'avait que 33 ans ! C'était un excellent homme, habile industriel et très bon patron.

Champigneulle le 12 janvier 1615-

Je vous adresse un nouvel article. Cela m'a été inspiré par toutes les gentillesses dont ont été comblé par les non-combattants, à Noël et au jour de l'an, les soldats du front. Il est bon que ceux-ci fassent connaître avec quelle joie et quelle émotion ont été accueillis et appréciés tous ces délicats gestes de la générosité française.

Ma femme va mieux

Quant à moi, grâce à la cure d'air que je prends depuis juillet dernier, je suis très bien portant.

Depuis le 5, je suis à nouveau au poste du pont de Pixénécourt. Véritable vie d'ermite au milieu des champs. Il pleut constamment depuis une dizaine de jours. La Meurthe ayant débordé, notre poste placé sur un petit tertre, est entouré d'eau. Ca ne manque pas de pittoresque

Et le canon tonne sans relâche à la frontière !...

-Champigneulle : 18 janvier 1915-

J'ai reçu hier votre aimable envoi de pipes et tabatières. Grand merci. J'en ai gardé une pour moi en souvenir de vos petits écoliers (je m'en servirai, car en guerre j'ai appris à fumer la pipe !) J'n ai donné une à mon camarade Bougaud, une à un gars de Trédion et une à un

Morlaisien. Les deux autres ont été distribuées à deux territoriaux pas trop riche du poste : un parisien et un Haut-Marnais. J'ai fait des heureux. Tous vous remercient vivement. Mes camarades, m'ont, en outre, prié de rédiger un petit compliment à l'adresse des généreux donateurs, vos petits pontivyens.

Mon régiment étant au front a eu sa bonne part des largesses dont on a comblé, à l'occasion de la Noël et du Jour de l'An nos braves soldats. Vous ne sauriez croire ce que cela a touché les hommes.

La jeune poétesse Lucie Geslin est vraiment aimable, elle aussi. En bon souvenir de la conférence que je fis, l'an dernier, le 11 janvier, sur 5 poètes Josselinais, elle a eu la gentillesse de m'adresser un petit colis contenant un bon gâteau, des feuilles de laurier...en chocolat et des croquettes. C'est un charmant geste, n'est-ce pas.

J'ai partagé ces friandises avec mes camarades, de la section du poste.

Tout le monde me comble.

Ne manquez pas de m'adresser le Journal de Pontivy qui contiendra mon article « La Noël et le jour de l'an aux armées »

...J'ai eu l'occasion de lire, à Nancy, un mémoire très curieux d'un petit lorrain qui était en Allemagne lors de la déclaration de la guerre. Il a noté simplement mais avec intérêt, ce qu'il a vu là-bas. Je songe à vous en parler. Peut-être l'insertion de ces lignes vécues, qui prendraient trois ou quatre colonnes de texte, serait-elle intéressante pour « le journal de Pontivy » ? Je puis me procurer la copie de ce curieux mémoire d'un petit Lorrain.

P.S- Hier après-midi, venant de Nancy, le Prince de Galles a traversé Champigneulle en auto-canon. On s'attend par ici, ainsi que dans les Vosges, à la venue prochaine de renforts anglais.

Le 20 janvier 1915-

...Le canon gronde, gronde...Et moi j'écris...

Le 22 janvier 1915-

Avant de quitter le sol Morbihannais... Je garderai le meilleur souvenir des instants-
hélas ! bien courts- passés en votre société.

Madame Berthier- la Maréchale, comme l'appelle Durocher§- regrette toujours de n'avoir pu venir à Pontivy.

Nous quittons Josselin demain et nous serons à Paris lundi matin.
Hier, je me suis mis à tâcher d'écrire mon article sur la Colonne des Trente.

Nancy le 26 janvier 1915-

Je croyais vous avoir dit que ma femme avait été bien malade, dans le courant de décembre. Elle a été alitée trois semaines durant. Elle va mieux maintenant et à même repris son travail à l'Imprimerie Nationale.

Je suis de retour ici depuis hier après midi.

Il a bien neigé hier soir et toute la nuit par ici. Tout est blanc, blanc...

Le 27 janvier 1915-

...Est-ce que le soldat français, n'est-ce pas, connaît l'ennui ? Que non. Malgré les épreuves diverses les deuils familiaux ou amicaux, la longueur et les fatigues de la campagne, nous ne nous laissons pas abattre. Nous restons stoïques et toujours pleins de courage et de patience. Nous n'avons qu'une pensée : bouter hors de chez nous l'ennemi, le poursuivre chez lui et l'écraser. Nous n'aurons de joie à rentrer dans nos foyers qu'après la victoire finale. Le temps nous importe peu. Il ne faut donc pas nous plaindre mais avoir sans cesse confiance en nous. C'est tout ce que nous demandons au non-combattant et à nos femmes.

-le 28 janvier 1915-11h du matin

Ce soir je rends visite à l'ami Nantais...Je vais lui demander la copie des mémoires du petit Lorrain en question...

N... le 2 février 1915-

Vous trouverez ci-inclus la relation d'un jeune lycéen lorrain ; également un «chapeau» que j'ai rédigé pour la publication.

Suis de garde pour 4 jours, au poste de police de la caserne...

-Paris le 13 février 1915-

...Votre spirituelle remarque au sujet de mon vieux professeur, chantre au lutrin, m'a fort amusé. Je vous avoue que, en l'écrivant, je n'ai pas songé que cela pouvait, en effet, constituer un anachronisme. Pourtant, je me souviens d'un certain professeur de Guégon, près Josselin, qui, à l'époque où j'ai fixé mon histoire, cumulait en surplus les fonctions de secrétaire de mairie et de chantre à l'église ; il eut même des démêlés à ce sujet avec son inspecteur académique. Notez, Monsieur Gilles, nous ne sommes encore, dans ce conte, qu'à l'apparition de la première auto ! Depuis et maintenant ...

J'ai aussi été frappé de ce fait que vous aviez publié jadis une nouvelle quasiment identique. Quelle rencontre !

Je crois aussi que si vous l'aviez voulu, vous auriez aussi remarqué pas mal de petites incorrections- coutumières du reste, chez les débutants ; MM. Le Goffic et Géniaux m'ont signalé quelques solécismes et autres impropriétés typiques.

A propos de Ch. Géniaux, je dois justement lui écrire par ce même courrier et je lui adresserai..

Marie-Rose, la sinistrée, a eu une bonne presse ces jours derniers, dans « Ar Bobl » du barde Jaffrenou, puis les journaux parisiens : « les hommes du jour », « Paris-Journal » et « le monde illustré »

-C... le 15 février 1915-

Merci beaucoup pour les renseignements que je vous avais demandé de la part d'un camarade Morbihannais. Comme nous occupons des postes en ce moment, je ne suis pas auprès de lui. Mais, je lui ai fait parvenir les dits renseignements.

Reçu aujourd'hui « le petit libéral » avec « le carnet d'un jeune Lycéen ».

Voilà six jours que je ne suis plus à la caserne. Suis redevenu caporal d'ordinaire au poste de C... Il est désormais rigoureusement interdit, sous peine de prison d'indiquer en toutes lettres...le nom des postes que nous occupons tous les 15 jours aux environs de Nancy.

Le canon tonne à nouveau comme de plus belle en première ligne. Un combat assez sérieux est, paraît-il, engagé à la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Cependant, ça tournerait à notre avantage.

-le 17 février 1915-

...Ca « barde » dur par ici. Je ne puis en dire davantage...Quel fracas...

-Gare de Nancy le 18 mars 1915-

...Je travaillais justement pour vous. Ci-inclus ce petit travail. Cette « fantaisie » m'a été inspirée par certains incidents amusants dont je suis témoin ici, dans mon nouveau poste. Il ne faut pas écrire que des choses graves, n'est-ce pas ?... Depuis quinze jours, retour du pont de Pixérécourt, je suis à la gare de Nancy. Le service est très fourni, mais intéressant. On y voit les mouvements des troupes, on a affaire au public, etc... L'autre jour est passé en gare un groupe de territoriaux du 10° d'artillerie de Rennes. Quelques soldats anglais circulent aussi par ici !...

Les nouvelles militaires sont excellentes. Le moral des combattants est toujours bon. Et voici le printemps et le soleil !...Cà va stimuler encore l'ardeur des troupes.

Reçu ces jours derniers un mot d'Yves Le Febvre. Il prépare, me dit-il, un volume sur la guerre

Dîtes donc, dans votre tablette « les bretons », peut-être pourriez- vous citer le sergent-major Alexandre Le Brun, fils du trésorier des « Morbihannais de Paris ». Au début de la guerre, il était caporal ; a été nommé successivement, en peu de temps, caporal-fourrier, sergent-fourrier, puis sergent-major. Au cours d'un combat dans la Somme, en décembre dernier, eut une cuisse et un bras traversés de part en part. Fut soigné dans un hôpital de la Rochelle, dont il est sorti dernièrement et rejoint son dépôt et est impatient de retourner au front.

Vous ai-je dit que le frère de Pierre Laurent, Alexandre Laurent, avait eu un œil enlevé par une balle ; en plus, une de ses mains est amputée de plusieurs doigts ? Il est soigné à l'hôpital d'Aurillac

P.S –Dans l'article : Notes de campagne., j'ai usé à deux reprises du mot ; intellectualisme,. Ce mot est bien français, n'est-ce pas ?

-Nancy le 5 avril 1915-

Les camarades Morbihannais et autres du poste de la gare se sont divertis à la lecture des : Notes de campagne de César Palanquin. Il ne faut pas écrire que des choses tristes , n'est-ce pas ?

Les « Morbihannais de Paris » sont en liesse : leur jeune président, Pierre Cadoret, vient d'être cité à l'ordre du jour des armées et promu chevalier de la Légion d'Honneur. Quelle fierté pour nous tous ? Notre société ne pouvait rêver semblable apothéose, plusieurs membres tombés au champ d'honneur ; d'autres glorieusement blessés ; et le Président même... Vive le Morbihan et ses enfants !

Figurez-vous que je viens de dénicher (c'est l'époque des nids !) un autre Morbihannais parmi les camarades de la 3^e compagnie. Celui-ci au poste de la gare, est un garçon assez réservé, même timide ; appartenant à une autre section que la mienne, je ne le connaissais que de vue et ignorais son origine. Si, ce matin, m'entendant dire à un gars de Trédion que César Blanquin était également publié dans « le journal de Pontivy », il me remarqua : » le journal de Pontivy ? je connais, je suis de Gueltas » Surprise, on parle. Alors j'apprends qu'il a connu votre père, qu'il vous connaît vous-même. Il a comme camarade d'école, l'instituteur Loric. Ce camarade s'appelle : François Conan.

Hein ! on ne reprochera pas aux bretons d'être des bavards ! On se coudoyait depuis 7 mois et on s'ignorait. Nous l'avons attrapé un peu. Enfin, désormais, il fait partie de notre petit groupe

Je vais encore travailler pour vous ces jours ci. Autre sujet : Nos Françaises.

Vilain dimanche de Pâques : pluie fine. Heureusement aujourd'hui il fait beau

-Nancy le 15 avril 1915-

Ci-inclus un nouvel article. Je suis enchanté que ma fantaisie « Notes de campagne de César Palanquin » a plu aux lecteurs.

Alors M. Anger est mon voisin. Epinal n'est pas loin de Nancy.

Encore du malheur dans ma famille : le frère aîné de ma belle-sœur de Josselin, Henri Duchesne, agent-voyer à Pont-Croix, soldat au 316^e de ligne, a été tué le 23 mars ; son beau-père du même régiment , Georges Giquel, coiffeur à Josselin, a été grièvement blessé à la poitrine le 24 mars. C'est la série qui continue. Hélas !...

Taubes et Zeppelins, voire Passval, en veulent toujours à Nancy. Mais ils font plus de bruit que de mal.

-Nancy le 3 mai 1915-

Au poste de la gare à Nancy, nous sommes 7 Morbihannais ensemble ;

Un gars de Gueltas, qui connaît Conan est aviateur à Nancy. J'ai pu lui dire quelques mots tout à l'heure. Il se rendait à Paris avec des camarades pour prendre livraison d'appareils. A son retour je tâcherai de le revoir ; comme il a déjà effectué maintes randonnées au-dessus des lignes allemandes il pourrait être intéressant de recueillir de sa bouche, quelques impressions vécues et piquantes.

Etant de service au contrôle des sauf-conduits, il m'arrive parfois de voir des personnages de marque. L'autre jour, c'était le grand dessinateur Alsacien Hansi ; avant-hier Maurice Barrès. Intéressant à consigner dans mes notes, n'est-ce pas ?...

La semaine dernière en gare, assez fort mouvement de troupes, quel entrain ! Les hommes rient et chantent à tue-tête. Au passage d'un train du génie, dans un compartiment deux soldats jouaient du violon, un autre de l'accordéon et leurs camarades dansaient !...

-Nancy le 11 mai 1915-

...Je suis dans la joie ! Pensez donc que, samedi soir, Mme Berthier sera auprès de moi ! Elle vient ici passer un congé de 15 jours. Comme je dispose en dehors de mon service, de pas mal d'heures de liberté et qu'il fait un temps superbe, nous pourrions passer de bons moments ensemble, faire de jolies promenades. Nancy reste une des plus belles villes de France et ses environs boisés et élevés, sont de vrais joyaux champêtres.

Depuis huit jours, je suis changé de service au poste de la gare : spécialement affecté désormais au contrôle des saufs-conduits à l'arrivée des trains (le service de l'ami César Palanquin). Service délicat, vigilant, à cause de l'espionnage (chaque semaine, on arrête toujours quelque espion ou espionne) ; poste de confiance. Nous sommes quatre affectés à ce service. Presque policiers : auxiliaire à la sûreté à Nancy. C'est assez intéressant...

-Nancy le 15 mai 1915-

...A l'heure actuelle, cet après-midi, ma femme est dans le train qui l'emporte vers Nancy. Vous pensez avec quelle impatience j'attends son arrivée.

Le canon tonne toujours par ici

-Nancy le 27 mai 1915-

En dehors de notre collaboration, voilà que vous vous adjoignez celles de Géniaux, d'Evennou etc..

L'aviateur Michard est encore reparti, l'autre jour, pour Paris. Etant en promenade avec ma femme, j'ai raté son départ qui, paraît-il, serait définitif. Conan me dit qu'il sera probablement affecté à un autre centre d'aviation. J'aurai donc le regret de ne pouvoir relater, comme j'en avais le désir, les exploits de ce pontivyen aviateur.

Par ailleurs, les sujets d'articles ou de nouvelles ne vont pas me manquer, je vous annonce que d'ici deux ou trois jours mon bataillon va quitter Nancy. L'on va faire un saut de

30 kilomètres plus en avant vers les boches. L'endroit ? On ne le sait pas encore exactement, mais on suppose que c'est dans les parages de la Côte Sainte-Geneviève, au Grand Couronné de Nancy, là où les boches prirent une si formidable raclée lorsqu'ils tentaient de venir ici. En Tout cas, nous serons sur la ligne de feu et occuperons les tranchées, probablement de 2° ou 3° ligne

Tous les hommes du bataillon - surtout les bretons- sont satisfaits de pouvoir affronter de très près les boches

Ceux-ci doivent bien songer qu'ils ne sont plus loin de la culbute générale. Voilà l'Italie qui marche à nos côtés, (dès le début de la guerre, j'avais prédit la participation de cette nation-sœur. Vous savez que j'ai des relations, par une mienne tante, dans le milieu militaire italien, je triomphe donc).

Bientôt ce sera la Roumanie...

Madame Berthier est ...près de moi depuis le 15 et s'en retourne à Paris le 31. Comme mon service actuel me laisse pas mal de liberté et que le temps est superbe, nous en profitons pour faire de belles promenades dans la banlieue de Nancy magnifique avec ses hautes collines boisées et fleuries.

Figurez-vous que nous avons déniché ici un ermitage sainte Anne d'Auray et que, dimanche dernier, nous avons déjeuné, dans un restaurant de banlieue, rue Ernest Renan ! J'ai signalé cela à Durocher.

Ci-inclus vous trouverez ma dernière photo...en « poilu » sans poil au menton et une chanson que l'auteur, la poétesse bretonne Lucie Geslin m'a prié de vous transmettre

...de m'adresser mon article « les nôtres »

Vous avez bien raison de protester contre l'édition de cartes postales ridiculisant la Bretagne et les Bretons. Ce trafic est méprisable et honteux !

Maintenant, mon cher ami, vous voudrez bien m'excuser si, désormais, je vous écris moins ; mon séjour dans la zone de combat me donnera peut-être moins de loisirs pour pouvoir correspondre avec les parents et les amis.

Donc si vous restez quelque temps sans nouvelles de moi, ne vous en inquiétez pas pour cela.

-le 8 juin 1915-

Je profite d'un petit moment pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes pour le moment, car voilà quelques jours qu'on est dans les tranchées et on a avancé pas mal sur les boches, et il y en a pas mal qui se sont rendus, et on en a tué beaucoup, le plus qu'on a pu.

Vous savez, mon cher ami, je ne croyais pas me tirer d'affaire, car ça tombait dru, mais beaucoup plus pour les boches que pour nous. Chez nous presque pas de tués ni de blessés.

Mon cher ami, j'avais bon espoir auparavant de me tirer d'affaire, mais maintenant que l'on a donné un bon coup, l'espoir est encore plus grand.

Allons, j'espère que l'on se reverra encore.

Voici maintenant e qu'écrivent quatre jeunes poilus de l'Argonne :

Nous venons de voir votre annonce qui nous a tentés au point de vous demander si vous avez quelques bonnes places pour nous.

Je vous assure que nous avons de bonnes références, des comme : »bonnes à tout faire » cela ira à nos tempéraments. Nous savons tuer « les boches » n'importe comment et les assaisonnons soit aux petits pois, aux pruneaux ou à la broche, pour nous cela n'a aucune importance.

Quant aux certificats concernant les places ou nous avons déjà servi, vous savez, Madame, depuis bientôt 11 mois, nous en avons déjà tellement fait que souvent nous avons oublié de nous en faire délivrer ; donc, ne soyez pas exigeante pour ces motifs, mais soyez certaine que, malgré tout, nous ne changeons pas de patron.

Pour ce qui est de « coucher à l'appartement », vous pouvez également être sûre de nous, car nous avons l'habitude de monter la garde, et où un prussien ne peut passer nous défions à n'importe quel bandit de pénétrer, car on ne peut l'être plus que les prussiens.

Donc, nous attendons une bonne réponse de vous et dites-nous quels papiers faut-il fournir, car nos livrets militaires ne sont pas de première fraîcheur.

Recevez, chère Madame, les salutations de 4 poilus qui ne demandent qu'à devenir « bonnes à tout faire »

(La destinataire est une dame directrice d'une agence de placement de Paris, laquelle s'intéresse à quantité de soldats elle adresse souvent, outre de bonnes paroles, du tabac et des friandises)

Des mêmes poilus :

Madame,

Nous avons reçu hier votre aimable réponse accompagnée de chansons.

Merci. Cela nous a fait bien plaisir, ainsi qu'à plusieurs de nos amis qui sont du pays de Bretagne.

Maintenant, encore merci pour « notre future », et espérons, très prochainement, place chez Madame « La Victoire ». D'ailleurs, nous ne doutons pas que ce soit une place qui nous soit réservée et à laquelle nous avons bien droit. Patience et courage, et bientôt les poilus verront leurs efforts couronnés.

Madame, nous vous envoyons avec cette petite lettre une chanson, qui n'est peut-être pas d'un grand style, mais excusez-nous, car nous sommes souvent dérangés par nos voisins, qui, par moments sont plus ennuyants qu'un boisseau de puces. Enfin, nous espérons qu'elle vous fera tout de même plaisir.

Vous savez, vos « 4 bonnes à tout faire » sont toujours en bonne santé....

-Quelle belle humeur, quelle franche gaîté traduisent ces amusantes lettres, n'est-ce pas ?

Voici la chanson :

Dans le bois de la Gruerie

(air : sous les ponts de Paris)

*Pour v'nir dans les tranchées
Au bois de la Gruerie,
Parmi les bombes lancées, Au bruit de l'artillerie,
Il faut avoir l'œil en éveil
Et surtout ne pas roupiller,
(Car ça fait trois nuits sans sommeil)
Si l'on n'veut pas s'faire' zigouiller.*

-Refrain-

*Dans l'bois de la Gruerie
Lorsque descend la nuit
Il faut toujours poser des fils de fer,
Car jamais on n'reste à rien fair' ;
Et dès le petit jour,
(C'est chacun à son tour)
On n'fait, du soir au matin,
Que d'poser des rondins/*

n

=====

*Trois jours en première ligne
Et trois jours au plateau,
C'est toujours la même guigne,
On n'a jamais d'repos ;
Corvées par ci, corvées par là,
Il faut que l'on soit toujours là ;
Comme distraction, un percutant
Vient vous visiter d'temps en temps*

-Refrain-

*Dans l'bois de la Gruerie
On n'a jamais d'répît,
Le soir, lorsqu'on est dans l'gourbi,*

*Au feu, l'on fait du pain rôti.
Et puis du chocolat
Et voilà le repos
Qu'on fait avant d'endormir, les reins*

=====

*Eh puis, l'endemain matin,
Ons'charge sur le dos
(chacun y met du sien) :
Outils, sacs et bras'ros,
Et l'on remonte en première ligne,
Mais vraiment c'est bien de la veine,
Car le De ligne
Y est bien souvent à la peine.*

-Refrain-

*Dans l'bois de la Gruerie,
Du matin à la nuit
Sans cesse dans les fils de fer,
(Car nous ne restons à rien faire)
Sous les bombes et obus
Qui nous tombent dessus,
On s'remet, chantant un refrain,
A poser des rondins.*

=====

*Oui mais, comm' nourriture,
Sur un tas de rondins*

*C'est vraiment merveilleux,
On a des confitures
Et des gâteaux mielleux ;
Et puis le riz ne manque pas,
Seul'ment il est toujours à l'eau ;
Si bien qu'on peut app'ler nos r'pas
Le vrai repas de riz –mailhos*

-Refrain-

*Dans l'bois de Guerie,
L'on y mang' beaucoup d'riz,
On y a goutte, vin et même eau
(Quand les cuistots n'culbut'nt pas l'seau)
Et du matin au soir,
Attendant la Victoire !
On continue au nez des boch...iens*

A poser des rondins

(impressions des poilus)

(tous droits réservés)

Composition juste sans doute, mais vraiment originale. Le poilu auteur y raille avec malice les petites misères de la campagne, tout en laissant percer son patriotisme et sa confiance. Et si ses vers sont tortueux, je gage qu'il ne l'est pas, lui, boîteux, ni manchot !

L'on voit que l'esprit gaulois habite les futaies massacrées de l'Argonne, concurrençant heureusement l'esprit balourd des teutons voisins.

Mais notre « pinson » vient d'être blessé. Et de sa couche d'hôpital il écrit encore à sa bonne correspondante ceci :

Hôpital temporaire de T...

le 11 juin 1915

Madame,

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu au sujet de votre aimable petit cadeau. J'ai donc bien reçu votre petit colis de tabac et cigarettes, mais je n'ai pu vous faire un mot de remerciements, car les boches m'ont envoyé deux éclats de 105 dans l'estomac. Heureusement j'ai bien subi l'opération et suis en bonne voie de guérison. Donc, aujourd'hui, Madame, je vous dis un grand merci, et un bon bonjour...

Nous vous souhaitons un prompt rétablissement, brave et gai poilu.

Je me garderai bien, à présent, d'ajouter le moindre commentaire à la suite de la présentation de ces lettres et chansons de soldats de l'Artois et de l'Argonne ; les humbles fleurs conservent leur grâce et leur parfum entiers à n'être pas maquillées !

S... le 10 juin 1915-

Que je vous donne de mes nouvelles. J'ai donc quitté la capitale Lorraine Et me voilà dans la zone de feu. Mon bataillon est réparti dans les tranchées et les cantonnements.

Pour l'instant, je cantonne dans un village joliment situé. La vue s'étend au-dessus de la campagne lorraine et des lignes françaises et allemandes. Dans la plaine, une quantité de villages et hameaux, les uns occupés par nous, d'autres par les boches, d'autre encore, inoccupés.

Je suis à 3 ou 4 kilomètres seulement des lignes allemandes. A quelque distance, se trouve le malheureux village de V..., l'un des premiers occupé et saccagé par l'ennemi, aujourd'hui réoccupé par nous, et la fameuse côte qui porte le nom d'une Sainte qui fournit à Puviss de Chavanne l'inspiration de ses magnifiques fresques du Panthéon, là où les allemands laissèrent tant des leurs sur le carreau.

L'on distingue aussi très nettement la cathédrale de Metz et maints autres monuments de cette puissante place forte.

Ma compagnie n'a pas encore été saluée par l'artillerie ennemie. Ce n'est pas comme une autre qui, sur une hauteur voisine, a déjà été gratifiée d'une quinzaine de « marmites ». Heureusement aucun homme ne fut touché.

Certains jours, nous assistons à des concerts vraiment bruyants : duel d'artillerie, bombardement des villages et des tranchées. Tu vois, cela ne manque pas d'aspect.

Chasse aérienne également émouvante.

César Palanquin et moi-même allons connaître par ici de nouvelles sensations.

Mon logement est pittoresque : tout comme l'enfant Jésus, je couche dans une étable. Mes camarades 'escouade et moi avons des dames de compagnie : six belles vaches lorraines. Mais, à l'encontre de nous autres qui faisons attention à notre coucher (notre litière, devrais-je dire), ces dames à cornes elles, souillent abominablement la leur. Je n'insiste pas... On est en guerre, n'est-ce pas ?...

Au reste, cette vie au grand air ne me déplaît pas. Ma santé est florissante.

...Qu'est-ce ?...Un bombardement !...Cinq minutes, je vous prie...

Une de nos batteries tire sur un bois occupé par l'ennemi. A chaque explosion d'obus une forte colonne de fumée s'élève. Bizarre, le bois bombardé est maintenant empli d'un nuage épais qui grimpe à l'assaut d'un haut plateau. Serait-ce des obus incendiaires ou des obus asphyxiants ?...

Un avion français survole les lignes allemandes.

Les artilleurs boches tirent dessus, hop ! hop !...

J'ai encore dû vous quitter un quart d'heure. Un obus allemand a passé tout à l'heure au dessus de nos têtes en sifflant et est tombé en haut du village. Pas de mal. Mais j'ai du quitter le verger, très en vue, où je vous écrivais, assis sur l'herbe, et interrompre ma lettre.

Vous voyez qu'on a des émotions sur la ligne

-23 juin 1915-

Petit speech humoristique, sans aucune prétention, prononcé la veille de la Saint Jean, sur le front Lorrain, à l'occasion de la fête d'un camarade « poilu »

Cet après-midi, dans notre « boyau », alors que des marmites tombaient alentour, des camarades m'ont dit ceci : « Ce soir, tu le sais, nous souhaitons la fête à Jean Bougaud. Il te faut, sur ta qualité de camarade d'enfance du dit Jean et aussi de gens... de lettre, présenter le petit compliment d'usage »- « J'en...tends bien, répondis-je, mais ne suis réellement pas qualifié pour discourir. Je n'ai point le verbe d'un Jean Richepin. » Oh ! Alors, j'en...tendis proférer à mon endroit de terribles menaces, par exemple : flamber ma carcasse ainsi qu'une fouée à la Saint-Jean ! Merci bien.

Aussi, bon gré mal gré, j'en...tonnerai donc un modeste hommage en l'honneur du Jean, que tu es. Mais j'en...rage d'être ainsi pris de court, car, j'en ai la certitude, une tirade ne pourra être que très décousue, d'autant plus que d'habitude j'en...tasse coq-à-l'âne sur coq-à-l'âne. Tant pis. Je ne veux pas passer pour un jeanfoudre...et puis, vous tous qui m'écoutez, n'êtes-vous pas de gen...tils garçons ?...gentils garçons justement réunis pour souhaiter la fête d'un camarade qui, lui, s'il s'appelle bien Jean, n'est pas pour cela un Jeanjean, mais bien, au contraire, un Jean bon. Hélas ! mon pauvre Jean, que n'avons-nous à t'offrir quelque succulent jam...bonneau !... Oui, hélas ! pauvres gens que nous sommes tous, privés de la moindre dame-jeanne sevrés des baisers de nos gen...tilles compagnes, bref, de tout ce qui d'ordinaire, fait les délices des gens de bonne compagnie, nous ressemblons, quelque peu, en ce moment, à Saint Jean-Baptiste au désert !

Mais, mon cher Jean, à défaut de présent somptueux, accepte ce bouquet de modestes mais fraîches fleurs des champs...de Lorraine. Ce sont gens de cœur qui te les offrent. Ils apprécient en toi le bon camarade (comme je le disais tout à l'heure le Jean bon). Ils te complimentent en même temps.

J'en...jolive, penses-tu. Mais non, j'en...tends bien ne pas déguiser ma pensée. Tes mérites, Jean, de notre cœur, sont multiples. Que n'ai-je une lyre pour les bien chanter !...

Non, tu ne le veux point ?... C'est bien, je m'incline devant ta modestie, ô gen...tilhomme Josselinais.

Cependant, tu ne peux tout de même m'empêcher de te féliciter de tes galons de soldat de 1^o classe- à bientôt ceux de caporal...de caporal-brancardier) . Car notre Jean, en gent...il camarade s'est fait inscrire aux brancardiers, et cela uniquement (quoi qu'en puisse dire le fouteux de gens, le terrible clairon Houët) pour nous secourir à l'occasion. Merci, Jean. Nous comptons sur toi : ne laisse pas nos jam...bes sur le champ de bataille, ces sales gens que sont les boches- des gens que nous ne fêterons pas ceux-là, oh ! Non – en feraient avec du pâté KK.

Assez disserté, n'est-ce pas ? Buvons maintenant. Buvons à ta santé, mon cher Jean. De ce petit vin de Lorraine que nous devons à l'obli...gean...ce de nos camarades Fouillet (dit la Pompe Rennaise) et Paymal (dit le Braco). Le premier avait eu l'intention de t'offrir une bouteille de gen...tiane. « Y songes-tu, observa le second, est-ce là boisson de gens de guerre ? Courons donc plutôt chercher du bon pinard ». Et les voilà partis, le buste cerclé de bidons, volant à travers champs et bois tels des héros (ohé ! Jean Bart !), sans souci des marmites boches et des gens...darmes français (en temps de paix, amis de Paynal !), les voilà donc partis au ravitaillement au village de Belleau (ô ironie !). Remercie, Jean. Grâce à eux nous pouvons donc trinquer gaiement à ta bonne santé, sans oublier celle de ta gen...tille compagne, dont la pensée, à cette minute même est sûrement près de nous.

Buvons donc tous, braves gens qui m'écoutez. N'est-ce pas que ce liquide enchanteur est préférable à l'eau du Jourdain du grand patron de Jean Bougaud, Saint Jean-Baptiste ?

J'en ai terminé.

Un souhait dernier : qu'en jan...vier prochain, Jean Bougaud puisse nous faire les honneurs de sa propre cave !

En attendant, crions tous en chœur : » Vive Saint-Jean ! Vive notre Jean !...

J. BERTHIER

S... (Sur le front lorrain), le 25 juin 1915. Ceci est la copie que je prononçais à l'occasion de cette Saint-Jean. Ce n'est pas une page de littérature : simple production humoristique. Je songeai non pas à épater les camarades mais à les amuser. C'est ce qui importe en guerre. Je suis certain que ce petit moment de guerre vous divertira, et que, malgré la longueur et les difficultés de la campagne, leur belle humeur ne s'entame pas et leur moral se maintient à la hauteur de la situation. Ils ronchonnent bien quelquefois, mais aussitôt ils récupèrent et s'amuse

Très bonnes nouvelles du côté de l'Artois ;

Les italiens marchent bien aussi.

Quant aux russes, n'exagérons pas au momentané échec. Il est à croire que ce n'est que provisoire.

Donc, toujours, patience et courage.

=====

S... le 27 juin 1915-

....Ma santé est toujours florissante

Savez-vous que j'ai reçu le baptême du feu le 16 ? Que je vous conte cela. J'étais en train d'écrire dans un verger (bureau en plein air) lorsque, soudain, des lignes ennemies se font entendre une détonation ; quelques secondes après, un sifflement caractéristique se fait entendre au-dessus de ma tête et une marmite éclate à quelque distance. Je n'y prends garde. Mais voilà une deuxième marmite qui arrive. Aussitôt, je m'en vais me réfugier dans une tranchée proche. Les boches lancèrent ainsi, coup sur coup, 9 obus sur le village. Heureusement, aucun homme ne fut touché. Seul, un camarade, en courant s'abriter, se fractura une cuisse.

Je vous dirai que, personnellement, le bombardement ne m'émotionna pas outre mesure. Les boches, ne se sont pas arrêtés à ce bombardement, mais ce qui impressionne, au sifflement de la marmite, c'est de se demander où celle-ci va tomber ! On a alors, durant quelques secondes un petit pincement au cœur. Angoisse bien naturelle. Ce qui n'empêche pas ensuite de rire et plaisanter.

Les boches ne se sont pas arrêtés à ce bombardement : la semaine dernière, ils nous ont encore salués le jour. Je crois qu'ils en veulent au 52^e territorial ! Peut-être savent ils qu'il y a des bretons parmi eux !...

Le 21, ils nous ont accordés trois représentations dans la même journée : trois obus à 9 heures; 5 à deux heures après-midi et une demie douzaine à 5 heures du soir. Cette fois un homme fut assez grièvement blessé à la poitrine (justement l'armurier du bataillon). C'est extraordinaire qu'il n'y en eu pas davantage de touchés. Quelques marmites tombèrent, en effet, au milieu des rues du village et sur un grand hangar, elles creusent d'énormes entonnoirs en terre. J'ai

pu me procurer la fusée en cuivre d'une des marmites. Ca me servira pour faire des « anneaux-souvenirs de guerre.

Mon régiment, vous le savez, est un régiment mélangé : parisiens, haut-marnais, bretons, gascons, creusois, auvergnats, normands, vosgiens, etc...Eh bien, j'ai la fierté de vous dire que se sont les bretons qui ont la meilleure attitude lors des bombardements. Chez nous, de la prudence raisonnée, mais nul emballement irréfléchi (on en voit qui courent comme des fous pour chercher un abri qu'ils ne trouveront pas en fin de compte, et surtout pas de frousse !... Je vous conterai mieux cela de vive voix. En ces moments là, certains hommes (pas bretons, ceux-là, oh ! non !) vous offrent des spectacles burlesques, voire honteux.

Le soir même de la Saint Jean, ces satanés boches furent très chics : ils nous offrirent le traditionnel feu d'artifice ! Un qui se rappellera sûrement de sa fête, c'est la camarade josselinais Jean Bougaud. Comme prélude, étant dans une prairie à jouer aux cailloux avec les pays Conan et Charlot, une marmite vient à exploser à quelques mètres seulement d'eux, Jean Bougaud reçut en pleine figue une motte de terre qui, du reste, ne lui fit aucun mal ; les autres, rien. A 7 h du soir, on souhaite à Bougaud sa fête comme il convenait. Dans notre local s'étaient réunis tous les camarades morbihannais, dont plusieurs Jean, et ceux de la demie section, soit une trentaine d'hommes. Programme : défilé du fêté entre une haie de camarades en armes, baïonnette au canon, sonnerie : aux champs, speech, bouquet, dégustation de vin de Lorraine, concert; à quelque distance : fusées lorraines, salves d'artillerie et de mousqueterie, chœur invisible de grillons et grenouilles. Voilà-t-il pas une belle Saint-Jean !

-S..., le 8 juillet 1915-

Ma ronde magique a eu la faveur particulière de l'élément féminin : ma femme, ma belle-sœur, la poétesse Lucie Geslin, etc... m'en ont complimenté.

Evennou-Norvez m'avait annoncé par un mot amical, la glorieuse fin de son père Marcel. C'était un charmant garçon. C'est maintenant un héros cher au souvenir de ses parents et amis.

La poétesse bretonne Lucie Geslin m'annonce son mariage pour le 29 juillet prochain. Elle épouse un sien parent, du même nom, qui est dans la marine. Union bien bretonne.

Ci-inclus l'article que je vous annonçais dans ma dernière lettre, composé avec les documents que m'envoya le papa Garaude.

Concert formidable par ici depuis quelques jours. L'avant-dernier jour et l'avant-dernière nuit, canonnade furieuse et ininterrompue. Chaque soir, feu d'artifice merveilleux : lieurs des détonations, fusées romaines, etc...En surplus, l'avant dernière nuit, violent orage : tonnerre infernal. Coup d'œil féérique

Il est fortement question d'accorder des permissions aux hommes du front, Quelle joie !...

-P... à M..., le 22 juillet 1915-

Depuis une quinzaine de jours, j'ai vécu diverses tribulations.

L'ordre étant venu d'accorder des permissions aux hommes du front, le sort désigna mon ami Bougaud et moi pour parti le 27 courant. Hélas ! Notre joie fut de courte durée. Le lendemain, un ordre venait concernant le passage des hommes de la 1899 dans divers autres régiments du secteur, à dater du 21. Naturellement suppression des permissions pour ces hommes.

Le 18 au soir, nouveaux programmes et décor !

Toute ma compagnie quittait S... pour se rendre à une dizaine de kilomètres, à St. . G... Je goûtai là, durant deux jours de séjour, des sensations intéressantes. Il faut vous dire que ce gros village, en septembre dernier, fut bombardé violemment par l'ennemi : 5000 obus en 36 heures !...Pas une maison qui n'ait été touchée : toitures effondrées ou crevés, façades éventrées, murs abattus ou déchiquetés ; un amas de poutres noircies, de pierres, briques, tuiles, ferraille. Spectacle triste, émouvant et grandiose. Dans un prochain article, sous le titre : Vision Lorraine, je vous conterai mes impressions.

Hier matin, départ du 52° territorial des hommes de la classe 1899. Ceux de mon ancienne compagnie ont été versés au 325° de ligne. Tous les morbihannais et bretons (sauf deux infirmiers) y sont. Je suis affecté à la 2° escouade de la 23° compagnie. Comme camarades de section, les morbihannais Ribouchon et Guillozo et le briochin Collion. L'ami Bourgaud, lui, est à la 22° avec quelques autres morbihannais.

Sommes tombés dans un régiment de charmants garçons tous originaires du Maine – et-loir et des Deux-Sèvres. Ils nous ont accueillis fort cordialement. Cela nous rajeunit d'être avec des gars de l'active et de la réserve !

Ma compagnie, jusqu'à ce soir, est aux avant-postes. Cette nuit, sous un grand abri en tôle et terre, j'ai dormi à un kilomètre des boches. Notre tranchée n'en est qu'à quelques centaines de mètres.

Ce soir, nous irons ou en ville ou dans le bois. Tous les 4 jours, l'on change d'endroit.

Je crois que je trouverai ici, en un nouveau milieu, de nouveaux sujets pour ma plume d'écrivain. J'en suis bien aise.

-Josselin le 19 juillet 1915-

Toute la semaine dernière nous n'avons fait que trottés, déplacements, visites...

Je n'ai point été à Rochefort-en-terre, Géniaux m'ayant donné contrordre la veille. Il était passé hier à Josselin. Je n'ai pu lui causer que quelques instants car il avait des parents et nombre d'amis.

Jeudi dernier j'étais à la Trinité-Porhoët ; samedi et dimanche, Vannes et Ste Anne d'Auray, demain matin nous irons à Plorëmel : Evenou y fera une conférence le soir.

Le pardon de Ste d'Auray ne m'a point intéressé, on dirait une foire ; le pèlerinage de Josselin est autrement pittoresque et imposant. Mais le théâtre populaire de l'abbé Le Bayon m'a émerveillé : c'est vraiment très bien sous tous rapports.

Je répondrai à la petite curiosité de Mme Gilles, en lui disant que ce roman, dépouillé de l'inévitable fiction romanesque, est bien en effet une petite reconstitution de ma vie. : la première partie, particulièrement, a été vécue durant mon enfance à Josselin ; aussi, la seconde ; quand à la troisième (partie sentimentale) mise là pour agrémenter l'histoire, elle n'a été vécue que dans mon imagination.. Voilà donc l'histoire véritable de Jean-Louis.

-le 7 août 1915- Les tranchées- Villa des Pots- de-Vins (Poitevins)

...Anatole Le Braz, retour d'Amérique, a eu la gentillesse de m'adresser quelques lignes. J'en ai été fort touché.

Non la 325 ° ne possède pas de feuilles de tranchées, pourtant...

Conan est muletier. Il ne bouge pas de P..-à-M... Je le vois chaque jours. Il faut vous dire que je viens d'être désigné pour suivre des leçons de mitrailleuse. Je suis classé télémètreur. Cela m'intéresse beaucoup. De plus j'ai ainsi l'avantage de passer 5 ou 6 heures par jour en ville.

Ces jours-ci, en dehors des heures de leçon, je mène la vie des tranchées. Je vous écris présentement dans un abri baptisé Villa des Pots-de-Vins. Cette appellation originale est due à ce fait que le régiment est composé en majeure partie de gars du Poitou , lesquels sont grands buveurs de vin ; d'où la déformation, des poitevins en ...

La vie des tranchées est peut-être pittoresque ; mais je ne vous étonnerai pas en vous disant q'elle n'est guère confortable, surtout, lorsque, comme ces jours-ci, le ciel orageux y déverse ses cataractes.

Si vous voyiez alors les poilus, tout salis de boue, vous ne pourriez vous empêcher de faire comme nous-mêmes : rire de nos petits malheurs !

Les tranchées et les abris sont assez spacieux. Mais les boyaux, interminables zig-zag, sont étroits et il faut se mouvoir là- dedans !...

Les capotes bleu-horizon (que nous autres, les territoriaux nouvellement arrivés, prenions grand soin, au cantonnement, de ne pas trop salir !) sont belles je vous l'assure !

Tout cela n'empêche pas les poilus de se livrer, assez insoucieusement, à leurs occupations ordinaires, dont les principales ont : le manger, le boire, le dormir, la partie de cartes ou de dames, le courrier, la lecture et la fabrication de menus objets de guerre.

Dans le jour, étant en vue des observateurs ennemis on est obligé, pour éviter l'envoi de leurs schrapnels, de serpenter, l'échine constamment pliée, dans les tranchées et boyaux (il y a des boyaux qui ont des centaines de mètres de longueur). Dons, se mouvoir, manger et causer cassé en deux ! C'est un sport...Hygiénique !...

Je n'ai jamais fait l'homme jamais fait l'homme de bronze ni l'homme de plâtre, mais j'apprends maintenant à faire l'homme-boue et l'homme serpent. Ce qui ne nuit en rien à la santé. Tout au plus, quand on patauge un peu trop, quelques grognements et jurons énergiques...genre poilus !, vite réprimés par les rires et lazzi des camarades ...charitables.

La nuit...ah ! La nuit, la bienheureuse nuit !...on peut alors se donner de l'air et du libre mouvement. Tandis que les poumons s'emplissent du bon air champêtre, le buste, soudain délivré de toute contrainte, se détend délicieusement et le visage se lève carrément vers le ciel étoilé ou nuageux.

Aux avant-postes, à la chute du jour, on en profite pour procéder à l'installation des petits postes d'écoute. Les boches, de leur côté, en font autant. Si bien que, dans certains endroits, ces petits postes ennemis ne sont guères distants que de 100 mètres ou 200 mètres. Les hommes en arrivent à s'entendre parler. Souvente fois, il se produit alors des échanges de politesse : L'envoi de coups de fusil ; le canon s'en mêle aussi.

Dans mon secteur, les nuits sont assez calmes. Ce n'est pas comme dans un secteur voisin, de l'autre côté de l'eau, où se trouve un bois fameux, au nom ecclésiastique, où les sentinelles se chamaillent tout le temps ! Mais, quoique étant à proximité, les affaires de ces dernières ne nous regardent pas. Chacun ses vaches, non...son secteur à garder !

J'ai le plaisir d'avoir comme gradé de section, un jeune sous-lieutenant très lettré et un sergent instituteur. Vous voyez 'ici, dans un coin de tranchée, nos entretiens littéraires ! Ah ! l'exquise causerie, hier soir, sous un ciel lourd de nuages orangeux et strié des lueurs d'explosion des pièces adverses et des fusées romaines, au son du canon, au cri aigu des canards sauvages et à la galopade des rats des tranchées ! A recommander aux neurasthéniques !...

Voilà, quelques détails sur mon existence actuelle.

Je ne sais quand j'irai maintenant en permission. La validité de la permission n'est pas de 4 jours, mais bien de 8.

Tout à l'heure, je faisais allusion aux menus travaux des poilus. L'une des industries principales de ceux-ci c'est la fabrication de bagues en aluminium provenant d'obus boches. L'outillage est rudimentaire : tiers-point de cordonnier, canifs, etc ...

J'ai déjà eu le plaisir, à mes rares instants de loisir, de confectionner de ces anneaux pour ma femme, quelques parents et le pentyern Durocher. Comme il me serait agréable de vous offrir un petit « souvenir de guerre », donnez-moi donc, au moyen de ficelle fine, les grosseurs des doigts de Mme et Mlles Gilles et de vous-même. Naturellement au sujet de la livraison, il vous faudra être patients.

Maintenant cette conversation à bâtons rompus terminée, je m'en vais me préparer au départ. Ce soir même, ma compagnie déménage à nouveau : un stage de 8 jours en pleine forêt. Nouvelle transformation : homme des bois.

Ah ! J'oubliais.. Figurez-vous que j'ai fait hier, en ville, la connaissance d'un second-maître de marine (chef d'un auto-projecteur) originaire de Lorient et habitant Vannes. Il connaît très bien plusieurs miens parents et amis de Vannes. Heureuse rencontre, hein ? Justement, les camarades élèves-mitrailleurs de ma compagnie déjeûnent dans une maison, en vile où mange également ce gars breton. Nous nous verrons donc journellement. Inutile de vous dire que les sujets de conversation ne manqueront pas.

A partir d'après-demain, toutes les lettres militaires devront être adressées non cachetées !!!...

-le 27 août 1915-

...Certes, parmi les combattants, il y en a bien qui éprouvent quelque lassitude, vu la longueur et les énormes difficultés de la campagne. Mais, je vous le dis, leur mécontentement est plus superficiel que solide. Ils ronchonnet bien parfois, mais font tout de même leur service, tout comme les autres.

En tout cas, si l'abattement est excusable chez un soldat à l'esprit fruste, cela ne peut se comprendre chez un intellectuel.

Le premier, d'ordinaire, ne voit que ce qui se rapporte à sa petite personne ; l'autre doit voir plus haut l'avenir de son pays, de sa race.

Il serait vraiment terrible, à mon sens, de penser que, après tant de noble sang répandu, après tant de souffrances endurées par les combattants actuels, l'on put conclure une paix boiteuse. En toute sincérité, je vous avoue que, moi, je préférerais passer encore l'hiver dans les tranchées et avants-postes (et Dieu sait pourtant si le confort y manque et si, l'hiver, on y souffre), je préférerais même y laisser mes os (malgré toute l'affection que j'ai pour ma femme, mes parents et amis) plutôt que de rentrer chez moi battu et humilié et pas du tout rassuré pour l'avenir.

Voilà, mon cher ami, mes sentiments personnels

Laissez-moi vous dire, sans prétention mais aussi sans fausse modestie, que c'est le sentiment d'un esprit fort.

Car, dans la vie, je classe les individus en deux catégories : les esprits forts et les esprits faibles (il y a des gens de ces deux catégories dans toutes les classes de la société !). Les premiers s'élèvent au-dessus des petites misères humaines, savent même souffrir pour un idéal de justice et de liberté ; les autres jettent tout de suite le manche après la cognée, ne sont capables d'aucun effort, en un mot, sont de parfaits égoïstes.

Non, je ne veux pas être de ceux-là !

Mais il suffit seulement de quelques uns des premiers pour refaire le moral des autres.

Si je vous disais que ma belle humeur et ma belle confiance -excusez si je me décerne moi-même ces qualités- m'ont fait taxer d'original par tous les Poilus qui m'entourent : j'en suis bien aise. Car cette « originalité » me permet justement d'œuvrer utilement. Ainsi, se trouve-t-on dans une situation périlleuse ou endure-t-on quelque souffrance ou tracas des services, aussitôt je lâche quelque « mot » qui, en déridant les camarades, chasse leur « cafard ». J'exagère même parfois. Qu'importe, n'est-ce pas, pourvu que le but soit atteint ! plus tard, je vous conterai à ce sujet de vive voix des anecdotes qui vous amuseront sûrement. Oui, mon cher ami, quoique simple soldat je trouve plus méritant de se mêler à la vie de ses camarades et de maintenir une confiance que de semer parmi eux le doute et le découragement. Je pense aller en permission fin septembre ou début octobre La santé est toujours bonne. Le moral... inutile d'en parler davantage.

24 septembre 1915-

Il m'est agréable de savoir que les « bagues des tranchées » vous ont plu.

Je ne suis pas veinard depuis quelque temps. J'étais désigné pour partir en permission aujourd'hui même. Or, il y a 4 jours, au rapport, une note stipulait que les permissions étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre. C'est la deuxième fois que pareille mésaventure m'arrive. Heureusement, j'avais eu la bonne idée de ne pas prévenir ma femme de mon arrivée prochaine. J'ai bien fait. La déception eut été plus forte pour elle. C'est égal, vous savez, le jour où j'eus connaissance de la note en question, je ne fus guère joyeux. C'est sans conteste, la plus mauvaise de mes journées depuis le début de la guerre. La nuit, étant sentinelle perdue aux avant-postes, je pleurai comme un gosse. Le lendemain, je me suis fait une raison. Il faut savoir s'incliner, surtout en guerre, devant les nécessités militaires d'ordre général et capital. Et puis, cette mesure de suspension durera peut-être peu de temps ?...

Je n'aurai donc pas le « cafard » ! Mais, je vous assure, en de telles circonstances, il faut avoir l'âme bien trempée pour conserver intact son courage.

Le plus curieux dans cette affaire de permission, c'est que j'avais le pressentiment de mon infortune. La preuve, c'est que, quelques jours avant la parution de la note, je commençai la rédaction d'un article intitulé « la grande permission ». Fort heureusement pour moi, la fin de mon histoire personnelle est moins tragique que celle du héros du dit conte.

L'artillerie fait montre d'une grande activité depuis quelques jours.
Avant-hier, j'ai eu quelques émotions.

L'après-midi, vers 3 h, assis au fond de ma tranchée, à l'ombre de ma petite bâche, j'étais entrain justement de terminer la rédaction de mon conte : La Grande Permission ; nos batteries tiraient avec force sur les lignes et des villages occupés par l'ennemi ; les obus passaient en rafale au-dessus de la tranchée. Tout à coup, le bruit caractéristique d'une marmite boche. Celle-ci éclata à 5 mètres seulement en avant de mon coin de tranchée. Ma bâche fut criblée de mottes de terre. Presque coup sur coup, quatre autres marmites viennent encore à tomber à quelques mètres en arrière, l'une d'elle explosa en plein milieu d'un boyau. Par bonheur, personne ne fut touché. A ce sujet, je vais vous citer un fait qui démontre bien l'insouciance des poilus devant danger : lorsque fut éclatée la marmite du boyau un petit caporal, que j'ai dressé à la fabrication des « anneaux de guerre », sans souci des autres marmites, se précipita carrément dans le boyau et, bien tranquillement, se mit à déterrer la fusée en aluminium !

Une heure plus tard, nouvelle émotion.

Un avion français se trouve aux prises avec trois avions boches. Duel émouvant et passionnant. Les mitrailleuses des avions fonctionnent. Manœuvre hardie et périlleuse. Tout à coup, un boche parvient à se hausser au-dessus du français. Celui-ci tourne sur lui-même, glisse sur l'aile. Un jet de fumée s'en échappe. Pas d'erreur, il est touché. Le voilà qui descend lentement en spirale. Horreur : un des aviateurs bascule de l'appareil dans le vide ! L'avion, sans dessus dessous maintenant pique du nez sur terre. Il s'abat dans une prairie, un peu en avant de nos lignes, où il prend feu aussitôt. Le deuxième aviateur est dans les flammes. Deux poilus se dirigent vers l'appareil. Mais les boches tirent dessus des schrapnels. Impossible d'en approcher avant la nuit. C'est avec un grand serrement de cœur que nous

assistons, impuissants, à la destruction totale du pauvre avion français. Il était monté, paraît-il, par deux capitaines. Pauvre gens. Je me rappellerai toujours de ce tragique épisode de la guerre aérienne.

La semaine dernière, un soir, je fus assez exposé sur une route balayée par les schrapnels boches ; allongé dans un fossé, une balle ronde vint heurter le talon de mon soulier gauche. Un peu plus haut, j'avais le pied endommagé.

Hier j'ai rencontré l'ami Bougaud, lequel, retour de permission-le veinard- vous donne bien le bonjour. Cette nuit, sa compagnie, au cours d'une reconnaissance entre les lignes ennemies à eu plusieurs hommes de touchés, dont un sergent tué d'une balle en plein front.

Vous voyez..... que l'existence en première ligne ne manque pas ...d'attraits !

P.S- Sous une autre enveloppe, je vous adresse mon conte : la grande permission. Comme je vous l'ai dit, au cours de cette lettre, ce conte à une histoire particulière. . Il a été rédigé complètement dans les tranchées. Vous verrez que je l'ai présenté sous forme de scénette dialoguée. Ici c'est possible, pour sa bonne lecture, il serait bon de reprendre en petits caractères ou en italique les passages que j'ai marqués par « écriture droite ». Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il ne soit peut-être un peu long ! Avec ces petites feuilles de papier quadrillé on ne se rend pas très bien compte ce que ça peut faire une fois imprimé. En tout cas, vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

Nancy, hôpital temporaire n° 107, le 6 octobre 1915-

Me voici revenu à Nancy, mais malade.

Voilà une nouvelle qui va certainement vous surprendre ! C'est que, depuis la dernière lettre que je vous ai écrit, le 24 sept, ma santé est devenue franchement mauvaise.

A vrai dire, depuis environ 3 semaines, j'avais bien des tiraillements d'estomac. Mais cela n'était guère gênant, je pensais que ça ne durerait peut-être pas si bien que je n'interrompais pas pour cela mon service.

Or, au commencement de la semaine dernière, de violentes douleurs me vinrent qui allèrent, chaque jour, en s'accroissant. J'en arrive à ne manger presque plus et à ne pas dormir. Bref, de fil en aiguille, jeudi 30, ayant été en proie à une forte crise, je fus évacué sur l'hôpital de Pont-à-Mousson, puis, avant-hier, sur Nancy.

Je suis maintenant dans un hôpital des Dames de France, lequel est installé dans les locaux d'une Ecole Normale de Garçons. Le major et les infirmières sont très dévoués.

Je souffre d'une gastralgie aiguë.

Cette crise est imputable aux fatigues de la vie en première ligne, au manque de soins, au changement de saison et un peu aussi à la forte contrariété éprouvée du fait de la suppression de ma permission.

Avec un grand repos et de bons soins, je me remettrai bien d'aplomb. Ensuite, j'obtiendrai sans doute un congé de convalescence.

Pour l'instant, je souffre encore beaucoup. Je suis au lit et à la diète.

Je profite d'un moment d'accalmie pour vous écrire ce mot.

...A propos des derniers événements militaires si heureux, vous écrivez : Bravo, les Poilus ! Oui, je crie avec vous : « Bravo, les Poilus ! Bravo tous les Poilus de France !...Pour cette offensive de Champagne et de l'Artois, toutes les régions de France n'étaient-elles pas représentées parmi les combattants ?...

Si, l'un de ces jours, l'ordre venait à être donné aux troupes de mon secteur d'avoir à prendre l'offensive à leur tour, mon plus grand regret, soyez en convaincu, serait que cette stupide et malencontreuse maladie m'empêcherait d'y prendre part aux côtés de mes camarades de régiment. Mais que voulez-vous !...

Je ne me souviens pas si, en terminant ma lettre du 24 sept, je vous faisais allusion à une scène aérienne dont j'étais justement témoin au même moment ?

Le matin du 24 septembre, un avion français, faisant partie d'une escadrille qui s'en revenait de bombarder une gare allemande, fut pris en chasse par deux aviatiks. Le réservoir de l'appareil touché, les aviateurs (un sous-lieutenant d'artillerie et un aspirant) durent atterrir. Ils touchèrent terre dans nos lignes, à 300 ou 400 mètres de l'abri où je me trouvais, sur un petit mamelon bien en vue des boches. L'avion à peine posé, les artilleurs allemands les canonnèrent aussitôt. Cependant les deux aviateurs réussirent à quitter leur appareil, sains et saufs. C'est alors que, toute la journée les poilus se payèrent une bonne « bosse de rigolade » Songez que les boches tirèrent environ 450 coups de canon sans seulement parvenir à détruire l'oiseau de France qui, lui, fixe et ailes éployées, semblait les narguer ! Quels maladroits, hein ?... Pris de rage sans doute devant leur impuissance, vers 4 h de l'après-midi, ils envoyèrent une quinzaine de marmites de gros calibre (des 210) sur un ouvrage distant seulement d'une cinquantaine de mètres de l'abri blindé où se trouvait ma demie section . Quel vacarme !... Par bonheur, personne ne fut touché. Mais revenons à notre avion, toujours canonné. A la tombée de la nuit, les boches espacèrent leur tir. Le colonel, ayant alors donné l'ordre de sauver l'avion, mon lieutenant demanda 10 volontaires. L'opération était assez hasardeuse. Comme je suis amateur de fortes émotions, je fus parmi les 10 volontaires (tous, sauf moi, de jeunes gars de l'active et de la réserve) ... Nous voici à 200 mètres de l'avion, séparé de nous par un réseau de fil de fer. On fait une large brèche dans le réseau. A peine fini, les boches envoient au-dessus de l'avion une rafale de fusants. C'est l'instant. Nous nous précipitons au galop vers l'appareil. Celui-ci est presque intact. On le pousse vivement un quart d'heure, il est à l'abri derrière un petit bois de sapins. Nouvelle rafale de fusants. Trop tard. Le tour est joué. On se paye encore une fois la tête des boches, vraiment malheureux ce jour-là, leur canonnade leur coûte plus cher en dépense de projectiles que la valeur propre de l'avion ; de plus, ils ne touchèrent personne

Nancy-hôpital auxiliaire N°107-le 13 octobre 1915

...Je suis de votre avis au sujet de *la grande permission*. Cette nouvelle serait tout à fait de circonstance pour la Toussaint. Depuis mon entrée à l'hôpital de Nancy, voilà 9 jours, je n'ai encore reçu aucune des lettres qui ont pu m'être adressées directement à ma compagnie. Je n'y comprends goutte, car, là-bas, on a pourtant mon adresse. Enfin c'est la « bureaucratie militaire » !...

Dimanche dernier, j'ai eu la grande joie d'avoir, à l'improviste, la visite de ma femme et de sa sœur aînée, ma femme restera à Nancy jusqu'à vendredi.

Chaque après-midi, elle peut me voir de midi à cinq heures. Cela me fait grand plaisir et me distrait énormément.

D'autre part, comme j'ai plusieurs amis (civils et militaires) à Nancy les visites ne me manquent pas les jeudis et dimanches.

Toute la semaine dernière j'ai encore beaucoup souffert la nuit. Maintenant, ça va mieux. Mais je suis encore à la diète et au lit.

Je n'ai donc qu'à me laisser bien soigner et patienter...

Dans ma salle, c'est un mélange : fantassins, artilleurs, tringlôts, marsouins, chasseurs d'Afrique, tirailleurs algériens. Comme parmi tous ces malades il y a des « types », parfois on passe de joyeux instants.

Nancy, le 20 octobre 1915

Quelque chose qui m'a fort touché, c'est l'annonce de la mort de cet adjudant pontivyen Tual : Parce que vous aviez dit dans le journal, à maintes reprises, de ce brave, je l'admirais sans le connaître. Mais, que voulez-vous, aujourd'hui c'est l'un qui disparaît, demain c'est l'autre.

Il est à souhaiter que le geste de l'instituteur Tatibouet soit imité, non seulement par tous les maîtres d'école, mais encore par tous les maires ; que chaque école, que chaque mairie aient un « tableau d'honneur ». Que chacun en lisant le nom des braves de la commune tombés au champ d'honneur se sent pénétré de douleur, mais aussi, de pitié. Après cette guerre le palmarès glorieux de tous nos héros sera chargé. Que ce palmarès soit précieux à tous les cœurs

Gray, le 26 octobre 1915

Ma santé s'améliorant, je viens d'être évacué de Nancy.

Je me trouve à Gray, m'attendant d'aller, cet après-midi, à Marnay, dans le bas de la Haute-Saône.

Nancy, le 27 octobre 1915-

Je suis fort bien ici, dans un petit village de la Haute-Saône situé entre Gray et Besançon. L'hôpital est installé dans un ancien séminaire. Bel établissement

Je ne suis pas très loin du village qu'habitent mes beaux parents et d'où, vous vous en souvenez, je partis à la mobilisation générale. Comme cela j'aurai entre autre plaisir, d'avoir la visite de mes beaux-parents. Peut-être ma convalescence ici durera-t-elle 15 jours ou trois semaines ? J'achèverai de bien me remettre d'aplomb. Ensuite j'irai chez moi en permission de 7 jours. Après quoi, je rejoindrai, non le 325^e, mais mon ancien 52^e territorial. J'en suis

bien aise, car le service y est moins rude et j'y aurai plus de facilité pour me soigner à l'occasion.

Dans un hôpital de guerre.

(Aux admirables infirmières de l'hôpital auxiliaire 107 de Nancy, en reconnaissance de leurs bons soins)

Six heures du matin.

Le soleil, timidement, se glisse dans la salle, longue et rectangulaire, par les nombreuses fenêtres, d'où la vue plonge sur un joli parc aux frondaisons dorées ou cuivrées par l'automne ; les rais, parallèles, forment sur le parquet des barres lumineuses.

Sur les oreillers d'une soixantaine de lits, bien alignés, apparaissent des têtes vieilles ou jeunes, au visage barbu ou imberbe, congestionné ou glabre.

Tous les occupants de la salle-dortoir d'un lycée transformé en hôpital auxiliaire- sont des malades.

Une autre salle, en dessous, contient des blessés.

Aux patères, à la tête des lits, c'est comme un « décrochez-moi ça » de capotes, manteaux, vareuses, vestes, képis, casques, bérets, chéchias : défroques fripées, rapiécées et déteintes- glorieuse comme des étendards !- de braves Poilus momentanément éloignés du front.

Les paquetages et les râteliers d'armes en plus, et l'on se croirait dans une chambrée de caserne. Une chambrée ?...

Précisément, un artilleur facétieux, tôt éveillé, se dresse sur son séant, jette un coup d'œil malicieux, à droite et à gauche, sur ses camarades paisibles et, les deux mains en forme de porte-voix, pousse un retentissant : « Y a-t-il des malades là-dedans ? »

Cette parodie du fameux cri matinal des sergents de semaine obtient son succès, en sens divers. Des voix braillent, bougonnent : »La ferme, l'artillot !...Pas moyen de ronfler à son aise avec c't'animal là !... Tous les matins, faut qu'y nous joue la comédie... » ; d'autres voix plaisantent : « moi, j'suis bien malade à c'matin : j'ai rêvé que j'bouffais du boche !... C'est y bientôt la fin de la guerre !...Ah ! là ! là !faudrait seulement qu'elle soye déclarée !... »

Ca y est, maintenant c'est le branle-bas général. Des bustes émergent des draps et couvertures. Entrecoupées de baillements, des conversations s'amorcent entre voisins de lits. Des propos-étincelles de l'esprit du soldat français – fusent d'un bout à l'autre de la salle.

Tous ces hommes, malgré leurs souffrances personnelles, font en commun bonne contenance. C'est qu'ils conservent au fond de l'être leur belle humeur raciale.

« Au jus ! ». Ce cri est clamé tandis qu'un jeune infirmier apparaît porteur d'un broc fumant. Tous les quarts se tendent vers lui. « Dis-donc, « Manche d'ombrelle », tu penseras à

moi pour le rabiote, hein ! » lance un gourmand. Un parigot plaisante : « Eh ! Manche d'Ombrelle », tu as oublié le rhum ce matin. » Habitué aux quolibets des malades, le gars, son broc à la main, passe de lit en lit, raillant lui aussi : « C'est donc la foire par ici ! » Long, maigre, la figure en lame de couteau et le nez pointu, son anatomie lui a valu ce surnom de « Manche d'Ombrelle ».

Le café bu, les plus valides se lèvent. Pendant quelques minutes, c'est une exhibition de jambes nues et de pans de chemises. « Tiens, remarque un loustic, c'est donc le 14 juillet Qu'on sort les bannières ! »

Maintenant, les deux infirmiers de la salle, aidés de quelques Poilus de bonne volonté, procèdent au nettoyage. Dans un bout de la salle, un grand tirailleur indigène, noir comme de la houille, frotte le parquet avec ardeur. « Dis, « Beau blanc », l'interpelle un artilleur, quand tu auras fini, tu pourras prendre mes bottes. Tu as le chic pour l'astiquage, tu sais ! » Le nègre découvre ses dents, bien rangées et blanches comme des touches de piano, et rugit sans interrompre sa tâche : « Ouah ! ouah ! y a bon !... »

Mais voilà qu'une toute jeune infirmière pénètre dans la salle. Ses vingt ans ne sont nullement effarouchés à la vue de tous ces hommes qu'elle soigne avec un doigté remarquable et un dévouement admirable. La figure fraîche et futée ? toujours le sourire et de bons mots aux lèvres, active comme une fourmi, les malades l'adorent. C'est la bonne petite fée de l'hôpital. On serait tenté de dire d'elle : « Est-ce une rose ? un pinson ? un papillon ?... » Mais les soldats qui, sous leur rude écorce guerrière, ont un cœur délicat, lui ont décerné un nom autrement délicieux...

Justement, tandis que la jeune fille, parée de la blouse et du bonnet blanc des infirmières, s'avance en trotinant entre la double rangée des lits, de tous les coins s'élèvent de touchants : « Bonjour, « Petite mère ». Et celle-ci de répondre gentiment, agitant drôlement la main : « Bonjour, mes petits enfants »

« Petite mère » a tout de suite commencé son service journalier. Elle aide les malades à refaire leur couche, elle s'enquiert de leur état de santé, distribue des potions, va et vient sans cesse. Elle a des boutades amusantes. Elle morigène un grand diable de tringlot, territorial à grande barbe, qui malgré la défense du major, veut absolument se lever : « Mais il est insupportable ce « petit » là !... Voulez-vous bien rester tranquille. » L'autre proteste : « Mais je voudrais bien me débarbouiller. » L'infirmière le quitte alors, galopant vers le lavabo, tout proche ; bientôt, elle réapparaît, tenant à la main une cuvette d'eau qu'elle dépose sur la table de nuit du tringlot. « Pas plus difficile que ça, vous voyez, monsieur le désobéissant ! » Et elle ajoute : « Vous n'avez ici qu'une chose à faire : c'est de vous laisser soigner. » Cela est si gentiment dit que le vieux soldat ne peut se défendre d'éclater de rire franchement. « C'est bien, « Petite mère » sévère, fait-il, désarmé, on vous écouterait, » La jeune infirmière partie, une larme d'émotion perle au bout de ses cils rugueux..

Lorsque « Petite mère » donne les potions, elle parodie le précepte de l'évangile : *Allez et ne pêchez plus* ; elle dit : « allez, avalez ça, et ne souffrez plus. »

La voilà maintenant qui distribue les thermomètres aux fiévreux. L'un d'eux triche. Au lieu de placer l'objet à ... l'endroit voulu, il le tient sous l'aisselle (contrairement à la manière de l'hôpital). Mais la rusée petite infirmière s'en est aperçue. Elle crie : « Dites donc, le numéro 57, voulez-vous bien, s'il vous plaît, prendre votre température convenablement ».

Mince alors, où les convenances vont-elles se fourrer maintenant ! La jeune fille, qui a légèrement rougi, profère : « tas de fous ! » Et elle passe à une autre besogne.

Voici que de nouvelles figures de femmes se silhouettent dans la salle. Toutes les infirmières sont à leur poste. En outre de « Petite mère », il y a : « Madame Major », l'infirmière chef de la salle, qui arbore sur la poitrine les galons de caporal ; « Maman laitière », dame déjà âgée, mais très svelte, qui a la charge des petits régimes ; « Mademoiselle Seringuette », jeune et gracieuse Parisienne, étudiante dentiste, à qui incombe la tâche des piqûres , injections et massages, et « Madame le Sergent-Major », belle et plantureuse dame qui assume les fonctions de secrétaire du médecin.

Comme on le voit, chacune de ces dames a son sobriquet.

Mais n'allez pas croire pour cela que les Poilus leur manquent de respect. Au contraire. Ils sont très touchés de leurs bons soins et leur en ont une reconnaissance infinie.

L'on ne louera jamais assez le dévouement sublime, durant cette longue guerre, des *Femmes de France*, ces nobles infirmières volontaires qui appartiennent à toutes les classes de la société. Mais est-il besoin de redire ici leurs vertus ?...

Il est question de leur décerner à titre de récompense, une médaille spéciale. Certes, toutes en étant dignes en seront également fières. Mais savez-vous quelle est pour elles, actuellement, la plus belle récompense ? Eh bien, ce seront les lettres que leur adressent, une fois sortis de l'hôpital, leurs anciens malades.

Justement, voilà le vaguemestre. Il est accueilli par un « ah ! » général. Le brave auxiliaire dit en souriant : « Pest, je crois bien qu'on me prend pour le Messie ! » Et comme les infirmières sont aussi attentives que les malades à l'appel du courrier, il lance soudain d'un air malicieux : « Oh ! oh ! voici un mot d'un turco pour Mlle X...L'artilleur Un Tel n'oublie pas Mme Z...Ce qu'elles ont tout de même de la chance ces dames ! » Celles-ci répliquent : »Seriez-vous jaloux, par hasard ? » -« Mais non, fait le vaguemestre en se retirant. Je constate seulement que vous êtes aussi populaires que moi. »

Neuf heures. La visite...

Tous les malades ont réintégré leur lit. Le major qui a endossé une longue blouse blanche par dessus sa tunique aux manches rayées de deux galons d'or, commence sa tournée, flanqué des infirmières. L'air bon enfant, il est paternel et ferme tout à la fois.

Il remplit consciencieusement son devoir. Mais inutile de chercher à lui en faire accroire. Il n'est pas long à démasquer ceux qui, rétablis, cherchent à « tirer au flanc » pour prolonger indûment leur séjour à l'hôpital. A ceux-là, il dira sans réplique : « C'est bon. La semaine prochaine, vous pourrez reprendre votre service. Vous êtes guéri maintenant. » Les autres, qui n'ont pas tenté de lui monter le coup, iront en permission. L'on peut dire qu'il est unanimement estimé, en raison même de son esprit d'équité.

Il passe donc de lit en lit, ausculte, pose des questions, ordonne des traitements et ne craint pas, à l'occasion, de plaisanter avec certains malades, les « types » de la salle.

Un ancien colonial est particulièrement bizarre, se plaisant à faire des grimaces à tout le monde. Il a aussi des lubies extraordinaires. Ainsi veut-on le mettre au grand régime, il crie

qu'il n'en veut pas ; le met-on au petit régime, il réclame à cors et à cris le grand. Avec cela, le pauvre garçon est sourd comme un pot.

Le major est justement devant son lit. Le dialogue suivant s'engage : « As-tu toujours ton « araignée » ! »- « Ca va, m'sieur le major » - « Veux-tu manger de la viande aujourd'hui ? »- Les guibolles me démangent. Je voudrais bien sortir d'ici ».

Et les qui-propos continuent ainsi un moment, à la grande joie de toute la salle.

Quelques lits plus loin, voici un autre « type ». C'est un jeune marsouin de la classe 15. Natif d'un quartier populaire de Nancy, il rappelle, par sa voix chantante, sa vivacité et son bagout, les gavroches des faubourgs parisiens. C'est le « pinson » de l'hôpital. Il chante du matin au soir et se pavanne dans toutes les salles. Il a contracté aux Dardanelles une maladie de foie et de l'entérite.

Le major lui demande : »Eh bien, Gaston, (tout l'hôpital l'appelle par son petit nom), comment va ton ventre ? » -« Monsieur le Major, mon « bide » est toujours au dessous de l'estomac ! » Fusée de rires. Le médecin qui s'attendait bien à une réponse de ce genre, continue à plaisanter : »Eh ! mais, il n'y a pas d'erreur, avec un ventre pareil, tu vas bientôt accoucher ! » Le petit loustic réplique du tac au tac : « Eh bien, je vous retiens comme parrain, monsieur le major » Redoublement d'hilarité. Même les plus malades se distraient à ces intermèdes.

Mais chut !... Le major, maintenant, ausculte un pauvre territorial qui relève à peine d'une congestion pulmonaire.

Et la visite se termine par un chasseur alpin deux fois trépanné, et qui, en outre, possède cinq blessures sur le corps. Aussi, ce malade est-il particulièrement choyé par les infirmières.

La soupe !...

Les malades s'attablent devant des mets bien préparés et abondants. Les plus valides servent ceux qui doivent encore rester alités.

-« Ca dégotte la cuisine roulante de la compagnie ! » entend-on proférer entre deux plats.

L'après midi, c'est le moment des délassements. Des malades jouent aux cartes, aux dames, au loto, etc... d'autres font leur correspondance ou lisent ; certains liment des bagues en aluminium ou frappent des noms sur des feuilles de chêne. Mais les plus heureux sont ceux qui ont la chance d'avoir la visite d'êtres chers, venus parfois de loin. Comme les quelques heures de l'après-midi, en tête à tête intime, semblent douces à ceux-là.

Parfois, la cloche de l'hôpital tinte, annonçant l'arrivée de nouveaux pensionnaires. Les infirmières s'empressent au devant des pauvres poilus, dont la plupart sont out maculés de la boue des tranchées.

« Petite Mère » apporte bien vite des bains de pied.

Souventes fois, les nouveaux venus, par un sentiment de pudeur, hésitent à se dévêtir devant la jeune fille.

« Eh bien, fait alors celle-ci, qu'attendez-vous donc, mon « petit » ? » Mais c'est elle qui n'attend pas. Enlevant prestement souliers et pantalon, elle dit drôlement : »Quand on est malade, il ne faut pas avoir honte de son anatomie. Mon « petit », j'en ai vu déjà des centaines avant vous ! »

Et voilà le malade tout de suite mis à son aise

Après la contre-visite médicale et la soupe du soir, beaucoup de malades s'assemblent autour du poêle. On entend là, en ce petit cercle intime, maintes relations de guerre très intéressantes. Et ce qui est fort remarquable, et bien digne de nos soldats français, c'est que, au cours des conversations, toujours de fraternels souvenirs s'en vont vers les camarades restés là-bas, dans les tranchées, au poste de combat et qu'on espère retrouver bientôt, sains et saufs.

Et vient l'heure du repos. Chacun a regagné sa couche. « Petite Mère » , avant de se retirer, donne les dernières potions et fait un ultime tour de salle, bordant les lits, disant encore un mot aimable à chacun de ses « petits »

Elle est remplacée bientôt par la veilleuse de nuit, quelque brave femme qui, jusqu'à l'aurore prochaine, fera des rondes fréquentes au chevet des poilus, leur distribuera des tisanes ...

Et voilà comment se passent les journées dans les hôpitaux de guerre.

O braves soldats, soyez reconnaissants aux admirables *Femmes de France* qui vous soignent si bien et vous rappellent vos mères, vos femmes, vos filles et vos sœurs absentes. Honneur à elles !

Marnay, le 3 novembre 1915

Très intéressant votre article sur le Vieux Château, son enlaidissement par une équipe de prisonniers Boches...de Boches démolisseurs de nos cathédrales, de nos musées , bref de nos mémoires artistiques de l'art français est assez curieux. La Municipalité Pontivyenne a-t-elle songé à ce bizarre rapprochement.

Mon état de santé s'améliore de jour en jour. L'air de la Haute-Saône me fait du bien. L'appétit et les forces reviennent. Je reste définitivement ici pour y achever ma convalescence. Je pense y rester encore au moins quinze jours. Je m'y trouve bien.

Paris, le 30 janvier 1916-

...Oui, j'ai obtenu une prolongation de convalescence d'un mois. Après une première visite passée à la Place de Paris, je fus envoyé, pour supplément d'information, auprès d'un grand spécialiste, le docteur Mathieu, de l'hôpital Saint-Antoine. Or, voyez ma chance, ce médecin me soigne justement depuis une quinzaine d'années ! Ma prolongation ne faisait donc aucun doute

J'en suis bien content, et ma femme aussi, naturellement.

Mais croiriez-vous qu'on m'a supprimé ma solde de convalescent (17.30 par jour) Et je suis astreint à un régime spécial assez coûteux : lait, œufs, crème, , veau, poulet, poisson, etc... Après 14 mois de front ! O bureaucratie !...

L'on ne fait rien pour encourager les Poilus.

Oui, depuis 5 ans, je suis adhérent à la société des gens de lettres.

Paris, hier soir, a connu des émotions de guerre... Un Zeppelin est en effet venu vers 10 h., nous bombarder. Ma femme était au lit ; moi, je lisais, lorsque se produisit le branle-bas. Ayant déjà été « zeppeliné » à Nancy, je n'en fus pas autrement ému. Un voisin soldat de l'Argonne, et moi, nous nous mîmes en devoir de rassurer et remonter les gens de la maison, un peu sans dessus dessous par cette alerte : des femmes et jeunes filles descendaient en chemise à la cave ; plusieurs, nerveuses, se trouvaient mal ...

Les bombes furent jetées dans notre parage. La dernière, à 300 mètres de notre home, défonça la voûte du métro et projeta un arbre sur la marquise d'un café proche !

Après les explosions, sorti avec mon voisin poilu pour se rendre compte, nous retrouvâmes nos épouses se réconfortant devant une théière bouillante ; ma femme avait l'allure avec sur son dos mon pardessus de civil et sur sa tête ma casquette ! Tableau de guerre à Paris !...

J'ai conservé le meilleur souvenir des quelques heures passées à Pontivy, en la compagnie de votre famille. Pierre Laurent était ce jour-là à Belz

Scènes de dépôt- Un beau geste- Avril 1916

Dans la cour d'un ancien couvent, transformé en caserne, tout l'effectif du Dépôt de X... se trouve rassemblé en carré ; sur trois faces, les hommes, sur l'autre, les officiers, sous-officiers et caporaux.

Un silence impressionnant.

Seuls les oiseaux, indifférents à cette mise en scène militaire, pépient à l'envi dans de hauts cèdres proches.

« Garde à vous ! » crie soudain le Commandant de la compagnie, un lieutenant blessé.

Le Commandant du dépôt débouche d'une galerie à arcades et pénètre au milieu du carré.

Beau type d'officier français : cheveux grisonnants, front haut, yeux gris-clair,. Son visage décèle tout à la fois l'énergie et la bonhomie. Sur sa tunique bleu-horizon voisinent la Croix de la Légion d'Honneur, la Médaille Coloniale et la Croix de Guerre.

« Faites venir le soldat C... » dit-il d'une voix forte.

Bientôt, de gros pas sonnent en cadence sur les dalles de l'ancien couvent. Quatre hommes, baïonnette au canon, encadrent un autre soldat qui marche tête baissée et les bras ballant

Tous les regards convergent vers ce groupe.

L'homme, ainsi amené, est maintenant devant le Commandant.

Et l'officier supérieur parle :

« Mes amis, voici pourquoi je vous ai fait rassembler :

« Le soldat..., l'autre jour, a...l'adjudant L... qui lui faisait des observations justifiées :

« Cet homme s'est donc mis dans une mauvaise situation. Savez-vous à quoi il s'est exposé en agissant de la sorte ? Passible du Conseil de Guerre, *c'est au moins dix ans de travaux publics à récolter...*

« Il m'a supplié de lui éviter cette honte et cette terrible peine.

« Chef, je n'aurais pas dû l'écouter ; homme je l'ai écouté.

« Ce n'est pas un méchant garçon, je le sais. Son livret matricule ne mentionne aucune punition sérieuse. Malheureusement, le jour ou il son détestable il était ivre. Et voilà... »

La voix métallique du Commandant s'adoucit sensiblement :

« Mes amis, ce regrettable incident est pour vous la meilleure des leçons contre l'alcoolisme. Inspirez-vous-en. Si l'on vous accorde des permissions, ce n'est nullement pour que vous vous saouliez et que, rentrant à la caserne, vous vous croyiez libre d'insulter vos chefs. A ce compte, la boisson à bon dos ! Si j'ose employer cette métaphore.

« Le soldat français ne l'oubliez pas, doit à son honneur de faire montre, non seulement de ses admirables qualités guerrières, mais encore d'une grande dignité morale.

« Heureusement, du reste, j'ai plaisir à le constater depuis que je commande le dépôt : parmi vous les fâcheux incidents sont rares... »

Après une pause, l'officier reprend.

« Pour en revenir à notre homme que voici, j'ajouterai, à sa décharge, qu'il a eu, tout dernièrement, le malheur de perdre son père et qu'il a trois frères sous les drapeaux.

« Si ce garçon passait en Conseil de Guerre, ce serait ajouter une autre grande peine au chagrin de sa pauvre mère et de ses frères.

« En outre, il m'a promis de réparer sa faute en se conduisant mieux que jamais au front, d'où il a déjà été évacué une fois pour blessures.

« Pour toutes ces raisons, je me suis laissé attendrir. L'avenir de cet homme, aujourd'hui repentant et disposé à bien faire, dira si j'ai eu tort ou raison. »

A ce moment le soldat C..., touché sincèrement par les bonnes paroles du Commandant, montra un visage baigné de larmes. Le chef le touche à l'épaule et lui dit :

« C..., vous avez maintenant le moyen de montrer à toute la compagnie votre repentir,. Allons, faites vos excuses... »

L'homme, tourné vers l'adjudant L... qui a fait un pas vers lui, balbutie, un peu gauche, des paroles confuses et naïves.

« Je lui pardonne. » prononce fortement le sous-officier.

Le Commandant s'adresse de nouveau à tous.

« Mes amis, je tiens à vous dire, que, au Dépôt, nous tenons en grande estime l'adjudant L...C'est un vieux soldat. Retraité, il a tenu, à 46 ans, à reprendre du service pour la durée de la guerre. Durant que ce petit garçon, qui n'a pas craint de t'était encore, lui, se battait déjà pour le pays. Il a fait les campagnes de Madagascar et de Chine. C'est vous dire s'il a droit à notre respect. J'ose croire que, désormais, pareil incident ne se renouvellera plus. »

Et sur un ton de commandement : « Faites élargir le soldat C...Il repartira au front avec le prochain détachement. Rompez vos rangs. »

La scène terminée, les hommes échangent leurs impressions. Tous s'accordent à louer leur chef :

« C'est un chic type !... Un vrai chef de poilus !...Véritable père de famille !... »

C'est par de tels gestes que certains officiers maintiennent entre eux et leurs hommes une belle fraternité d'armes, bien française.

Juin 1916- Un beau centre d'instruction militaire-

En notre pays, on le sait, sévit volontiers l'esprit de dénigrement...de soi-même. C'est une des faiblesses du caractère français.

Pourtant, à la faveur de la guerre, de l'Union Sacrée qui en résulta, et au spectacle des prodiges accomplis par tous, soldats, femmes, industriels, vieux ouvriers d'usine et des champs, nous nous sommes ressaisis et mieux appréciés.

Enfin, le français n'était plus le seul, parmi les autres habitants du globe, qui ne se rendit justice à lui-même de son intelligence, de son énergie, de son initiative particulière, de son courage, bref de sa *grande valeur*.

Malgré tout, il existe encore, par les sol de l'héroïque France quelques gens –rares, il est vrai- ou qui n'en veulent point convenir du tout, ou qui, forcés tout de même de s'incliner devant l'évidence, semblent le faire à regret, farcissant leur jugement de piètres réticences. Ces esprits chagrins, toujours imbus de cette manie de l' « extase proétrangère » , ont

particulièrement un dada favori : l'organisation allemande. Le moindre incident se produit-il dans les rouages de la « Machine française », tout de suite vous opposent-ils, systématiquement et d'un air de triomphe, la fameuse organisation boche. Cela revient comme un leit-motif dans tous leurs propos

Eh bien, ces français dénigreur me paraissent des gens bien insipides et assommants.

Hé ! bien sûr que chez nous la perfection n'est pas atteinte, qu'il n'est pas déshonorant d'avouer ses défauts et ses faiblesses, qu'il importe de toujours apprendre ; bien sûr que la valeur de notre redoutable ennemi n'est pas niable. Mais, sacrebleu, qu'on ne rabatte pas ainsi constamment les oreilles du *Génie allemand*. Dîtes-moi si, depuis tantôt deux ans, à la faveur du choc épouvantable, le *Génie français* ne supporte pas honorablement la comparaison avec le *Génie allemand* ?...

Ce préambule fixé, il me plaît de présenter ici un beau modèle d'organisation française, qui n'a rien à envier à ...chut !...(inutile, n'est-ce pas, d'imiter, en sens inverse, les gens que je critique plus haut). Je veux parler du Centre de mitailleurs de P...

Disons, en passant (je ne crois pas trahir les secrets de la défense nationale), qu'il existe actuellement un certain nombre de ces Centres, dits d'instruction de mitailleurs. Cette guerre étant en même temps une guerre d'hommes et de matériel, tous les efforts visent à l'intensification de notre puissance défensive et offensive. D'où la création de nouveaux organismes militaires indispensables. Au nombre de ceux-ci sont les Centres de mitailleurs, lesquels sont alimentés par les dépôts ; eux-mêmes réalimentent les formations de mitailleurs éprouvés du front, ou encore fournissent des éléments instruits pour de nouvelles unités.

Maintenant , si vous le voulez bien, nous pénétrons au Centre de P... un jour d'arrivée de nouveaux élèves, venus des dépôts de tous les régiments de la région (active, réserve, territoriale) pour accomplir un stage. Tous ces « poilus », frais débarqués du train avec tout leur « barda », composent une masse grouillante et bigarrée à travers le Centre avec leurs capotes bleues, grises ou noires ; d'aucuns devisent par petits groupes ; d'autres opèrent des rencontres, retrouvent d'anciennes connaissances ; d'autres encore, assis à même le sol que mord rudement le soleil, cassent à belles dents la croûte. Il y a là des « Chablis » (poitevins), des « Tourangeots » (gars de la Touraine), des « cagouillards » (Charantais), des « Sacs-à-vin » (Angevins), des « Pieds-de-chou » (Choletais) et quelques « Nigousses » (Bretons) et « Pantruchards » (Parisiens). Au milieu d'eux, des sous-officiers (instructeurs du Cadre) vont et viennent, jetant des noms, reconnaissant déjà leurs sections d'élèves. Il s'ensuit un certain brouhaha : des cris, des interjections, des appels, des rires, s'échappent de plusieurs centaines de poitrines viriles.

Un groupe de prisonniers allemands, dont le dépôt est tout proche, s'envient à passer devant le Centre. A cette vue, un grand mouvement s'opère parmi la foule de nos poilus qui courent, se pressent curieusement pour voir défiler les boches abhorrés. Aucune injure ne s'échappe des lèvres françaises- la délicatesse est une des vertus de notre race- ; seuls sont émis quelques lazzis indiscrets : »Pige donc la g... à Fritz !...Vois comme Choucroutmann baisse le blair !...C'est y pas la route de Paris que cherchent ces messieurs !...On les aura !... » La gouaille française jaillit, qui soulage les cœurs. Puis, le convoi allemand passé, les élèves mitailleurs s'égaillent à nouveau, en attendant des ordres...

Le Centre de P... est composé de plusieurs bâtiments rectangulaires de plein pied ou d'un étage en pierres et tuiles et de baraquements démontables en planches et toile goudronnée, lesquels sont édifiés sur un haut plateau, en plein champ, d'où la vue embrasse, à quelque distance, la très pittoresque ville de P... , dont la masse des édifices, étagées en gradins sur des pentes schisteuses, se marie harmonieusement à de gros bouquets d'arbres.

Au début, les alentours du Centre étaient pénibles ; des fondrières recélant la pluie, l'on y patageait fort. Mais, grâce à l'activité incessante du Capitaine T..., directeur du Centre, le lieu s'est joliment amélioré. L'on se servit des prisonniers voisins pour niveler et empierrier le sol meuble et élever des clôtures en fil de fer.

Aussi bien , ce qui frappe dès l'abord, c'est le bon aspect extérieur des casernements . Et l'intérieur...

Justement, les sous-officiers du cadre conduisent leurs sections vers leurs locaux respectifs. Pénétrons donc à la suite.

Les chambres sont bien tenues : lits alignés, paquetages impeccables rangés uniformément. De même, les selles d'armurerie et de sellerie, les lavabos, les réfectoires et la cuisine présentent la même belle ordonnance. Tout a été prévu ici : l'utile se joint à l'agréable : salles d'écriture et de lecture, jeux divers (cartes, dames, dominos, quilles) , garage de bicyclettes.

L'on sent qu'une volonté préside et veille à cette remarquable organisation.

Tout d'abord, les nouveaux venus, assez habitués à un certain laissez-aller dans les dépôts, en sont un peu interdits. Et quand les instructeurs donnent la consigne aux chefs de chambrée, l'on entend des exclamations amusantes : « Mince, ce n'est pas notre cambuse de X... ! C'est comme dans l'Active, alors !...M'est avis que ça doit barder ici, mon pote !... »

Les soldats sérieux,-c'est la grande majorité- sont tout de suite enchantés, tant il est vrai que rien n'est plus désagréable à un bon soldat que d'avoir des camarades indisciplinés. Quant aux autres, s'il en est, ils seront bien forcés de prendre le pas. Et tout le monde s'en trouvera bien.

Bientôt le clairon sonne « au rapport ».

Les sections sont conduites en ordre vers le lieu de rassemblement, entre deux bâtiments. Les groupes se rangent en carré ; les officiers au centre, les sous-officiers un peu en arrière, puis les hommes.

Un « garde à vous » énergique retentit, proféré par l'officier de jour.

Lecture est alors donnée du rapport quotidien, puis, en outre, pour les nouveaux élèves, des consignes générales. Celles-ci, très détaillées, concernent tout l'organisme du centre : organisation, instruction, travail, matériel, discipline, tenue, hygiène, alimentation, cantine, etc...

Nous n'en citerons que les principales lignes :

« Le Cadre comprend des officiers et sous-officiers, instructeurs, plus quelques armuriers et artilleurs conducteurs.

² « Les officiers, sous-officiers et mitrailleurs stagiaires sont répartis en groupe se subdivisant en sections comprenant chacune plusieurs équipes.

« Les emplois du temps, les consignes de la Place, les établissements consignés et le menu sont affichés à l'extérieur sur un tableau spécial.

« L'enseignement est progressif et intensif.

« Une discipline parfaite doit régner au Centre. Les manquements graves (réponses, rentrées tardives, cas d'ivresse, sont sévèrement réprimés). Le Capitaine directeur est intraitable à ce sujet.

« Le capitaine tient à ce que les marques de respect soient bien rendues. Il compte à ce sujet sur le bon esprit des mitrailleurs... »

Au Centre, tout à été prévu, jusqu'aux plus infimes détails, tels que l'heure officielle, rapportée chaque jour de la gare par le vaguemestre, et l'épluchage des patates.

Ici, ce n'est pas le paradis des « carottiers » et des « tire au flanc » !

La lecture des consignes générales se termine par cet exorde :

« Au moment où commence le cours, le capitaine directeur fait appel au patriotisme de tous. Chacun en témoignera en travaillant de toutes ses forces à devenir un mitrailleur instruit et discipliné, capable de faucher rapidement et au bon moment les masses déjà chancelantes, mais encore redoutables, que l'ennemi nous oppose. Que chacun soit à sa place, que chacun fasse son devoir, que les gradés donnent l'exemple et que tous se montrent dignes d'appartenir au Corps d'élite des mitrailleurs. »

Cela, on le sent au maintien des hommes, fait bonne impression sur tous.

- Le capitaine veut vous dire un mot, émet l'officier de jour.

A cet instant même, le « patron » -comme on dit familièrement au Centre- pénètre au milieu du carré. Tous les yeux sont fixés sur lui. C'est un officier alerte, à l'allure décidée, au visage énergique et franc, sa tunique porte aux manches des chevrons de guerre. Lui aussi a été là-bas. Il parle d'une voix ferme et chaude :

« Je vous souhaite la bienvenue à tous.

« J'espère trouver en vous, ainsi qu'en vos devanciers, des soldats sérieux et débrouillards.

A ce compte nous serons bons amis.

« Au centre, l'on saura vous apprécier à votre valeur. Vous n'êtes pas des gamins,

mais des hommes...des hommes qui ont déjà fait leurs preuves, qui se sont conduits vaillamment aux armées, qui ont donc droit à toute notre estime.

« Comme tels, à vos chefs, qui, eux aussi, vous le savez bien, méritent votre entier respect, vous en témoignerez en leur donnant complète satisfaction par votre bonne tenue et votre grande application au travail.

« Je compte donc sur vous. Il faut que vous deveniez de parfaits mitrailleurs. Il faut que, de retour au front, vous puissiez dire avec fierté : « Je sors du centre de P... »

« Certes, je ne vous cacherez pas que le stage est assez dur. Mais soyez certains qu'on ne vous embêtera pas si vous travaillez bien, suivant vos désirs. L'on vous soignera aussi de notre mieux. (Il est juste de dire qu'au centre de P... la nourriture est bonne et variée)

« Mais, par exemple, je ne passe rien sur la discipline, j'entends, non une discipline à la prussienne (à coups de botte au derrière), mais une discipline de raison, ferme et juste, en somme supportable.

« Cette discipline, je l'exige pour tous, officiers comme soldats. Je vous donnerai moi-même l'exemple. C'est bien compris ?... »

Le timbre de l'officier directeur a tour à tour des sonorités d'acier et d'argent ; ses propos sont emprunts tout à la fois de sévérité et de bonhomie ; même des boutades, par moments, jaillissent de ses lèvres. Retenons celle-ci :

« Pour moi, un poilu n'est pas celui qui a une longue tignasse et une grande barbe, mais celui qui n'a pas de poil dans la main. » Cela déride les hommes.

Dès lors, ceux-ci ont la certitude d'être en présence d'un chef.

« Rompez vos rangs ». C'est fini. Des réflexions s'échangent au cours de la première soirée : « Ah ! dis, tiot fis de g..., faut se tenir peinard tout à l'heure ici !... S'agit pas de rigoler, maintenant qu'on est dans la mitraille !... »

Les élèves, à peine entrés au centre, sont déjà animés de l'esprit de corps, cette sorte de fierté militaire qui stimule tous les soldats ; A preuve, l'insigne de mitrailleur qui s'épanouit bien vite sur presque toutes les manches. L'amour du mitrailleur pour son arme est réel. C'est cet amour qu'à bellement servi mon ami Théodore Botrel dans sa délicieuse et originale chanson de guerre : *Ma petite mitrailleuse*.

Au cours du stage, tous ces braves poilus font montre de bonne volonté, s'assimilant assez rapidement tout ce que leur enseignent des instructeurs instruits, intelligents et patients. Ces derniers, officiers et sous-officiers, qui tous, ont été au front et s'y sont conduits courageusement – maintes blessures apparentes et maintes poitrines décorées l'attestent assez – sont bien dignes de leurs élèves. Le Centre de P... se glorifie particulièrement d'un jeune sous-lieutenant, titulaire de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre, et dont l'une des citations brille d'un éclat particulier parmi toutes les citations de cette guerre : *Cet officier est le plus brave du régiment et est considéré tel par tous*.

Donc, rien de drôle si de tels éléments, en fusionnant, réalisent des merveilles, non seulement dans les centres d'instruction, mais encore à leur retour au front.

Aussi bien, lorsque le capitaine T... regarde manœuvrer ses hommes, peut-on surprendre dans ses prunelles une lueur de satisfaction intime. Et je m'imagine aussi qu'il ne doit pas fixer sans une pointe d'émotion le tableau d'honneur des anciens élèves du Centre de P... tombés à l'ennemi.

Le « patron » peut être fier, à juste titre, de ses mitrailleurs et de son œuvre.

Et la France peut être fière de tous.

Cagna Marie-Louise , le 8 juillet 1916-

Me voilà donc redevenu tout à fait poilu.

De mon logement actuel- une belle cagna toute neuve, que j'ai baptisée hier Marie-Louise (prénom de ma femme) , en l'honneur de l'anniversaire de mon mariage- je vous donne un peu plus longuement de mes nouvelles.

Dans mon nouveau régiment, la survie est plus pénible qu'au 325 ° ; Et, quoique mon secteur ne soit pas très mauvais en ce moment le danger est tout de même plus grand qu'en Lorraine. Car, entre les bombardements par batteries et avions, les coups de mitrailleuses et de fusil, ici, il y a encore le jet des torpilles et grenades (les tranchées ennemies ne sont qu'à vingt mètres des nôtres), les mines et les gaz asphyxiants. Toute la boutique infernale, quoi !... De plus, la relève est très dure (l'on doit faire de 12 à 15 kilomètres par les tranchées et boyaux marneux)

Avant-hier soir, mon bataillon est monté aux lignes. Présentement, je me trouve en seconde ligne, à 1 kilomètre des boches. Je loge dans une cagna joliment construite et agencée, à 5 ou 6 mètres sous terre. On y est bien à l'abri.

Le spectacle de la nature par ici est désolant, lamentable. : terrain ravagé par les obus et les mines, arbres déchiquetés, réseaux de fil de fer hachés, etc...Il faut vivre dans ce milieu infernal pour s'en faire une idée exacte.

Parmi ce chaos, quantité de cimetières militaires et de tombes isolées. Peut-être, l'un de ces jours, le hasard me conduira –t-il devant la tombe de ce pauvre Pégot-Ogré ?...

Chaque nuit c'est grand feu d'artifice.

Vous savez, le soldat français est vraiment extraordinaire. Le civil ne peut se rendre compte de notre vie de fatigues et de misères. Malgré tout, l'on supporte tout cela très courageusement, stoïquement. La patience, la ténacité et la foi sont nos vertus principales. C'est extraordinaire ce que la nature humaine a de ressort ! Notre tâche, je puis le dire sans exagération, est surhumaine. Par instant, l'on croit vivre dans un autre monde.

Jusqu'à nos allures... Si vous me voyiez à cette heure même où, assis devant l'escalier de ma cagna, je vous griffonne ces lignes ! Je n'ai rien d'un gandin : un bloc de craie des godillots au casque ! Pas besoin de se maquiller pour faire l'homme de plâtre. C'est nature !...

En ce moment même, les deux artilleries ennemies s'adressent avec fracas leurs compliments...

Fâcheusement, depuis une huitaine, le temps est épouvantable : averses de pluie et grand vent. Ca ne fait pas l'affaire du poilu

Les journaux nous parviennent bien ici chaque jour. Comme on les dévore actuellement ! Les nouvelles de la guerre, très favorables aux Alliés, sont toujours bonnes et réconfortantes. Cela raffermi encore notre patience et notre courage.

Jusqu'à présent j'ai passé indemne à travers les dangers, j'ai toujours bon espoir de m'en bien tirer jusqu'à la fin de la guerre qui, espérons-le cette fois, ne tardera pas désormais à venir.

Ma santé est bonne.

Je suis un peu fatigué. L'on ne se repose qu'irrégulièrement et imparfaitement : tantôt la nuit, tantôt le jour

Mon régiment se compose de tourangeaux, de poitevins, d'angevins, de parisiens, de méridionaux et de quelques normands et bretons. Régiment rudement éprouvé, a été reformé une huitaine de fois. Cité plusieurs fois à l'ordre du jour.

Dans les tranchées, le 20 juillet 1916-

Je suis en plein dans la fournaise. Dans la journée : obus et torpilles, la nuit : grenades et coup de fusil. Voilà désormais mon programme journalier. Je ne vous cacherais pas qu'ici je suis autrement exposé qu'au 325°. Je ne me fais guère d'illusion sur mon sort. D'autant plus que le tournant de la guerre, s'il devient décisif, promet aussi d'être le plus sanglant. M'en réchapperai-je ? J'en conserve l'espoir. Mais ... A la grâce de Dieu !...

Si je vous disais que je reviens de loin pour vous écrire ce mot : je puis dire de la tombe ! En effet, il y a quatre jours, le 16 au matin, j'ai été enterré vivant. A l'heure actuelle, je me demande encore comment il se peut faire que je sois en vie ! Je m'en vais vous expliquer cela.

Le 15 au soir, mon escouade avait pris le service dans un petit poste, à 20 mètres seulement de l'ennemi. Les hommes veillèrent toute la nuit. Tout se passe assez bien. Seulement échange de quelques coups de fusil et de quelques grenades. A 3 h. du matin, deux camarades et moi nous retirèrent dans deux abris voisins du petit poste, afin d'y prendre un léger repos. Je m'installai dans une cagna profonde de quelques mètres, en bas même de l'escalier. Les deux autres se nichèrent dans une autre cagna moins profonde, en face. Je m'endormis aussitôt car j'étais éreinté.

Vers 4 heures, les allemands se mirent à bombarder nos lignes à l'aide de grosses torpilles. Les deux premières, coup sur coup, tombèrent sur ma cagna. Réveillé en sursaut par un fracas épouvantable, la bouche et les narines pleines d gaz et de poussière, je me demandai si je rêvais ou si je vivais réellement. J'étais abruti, comme inconscient. J'avais aussi la poitrine douloureuse, oppressée. Reprenant mes esprits, je constatai avec angoisse que j'étais

enterré. Je remuais bras et jambes. Puis, prenant dans ma poche une petite lampe électrique, je songeai à me rendre compte de ma situation, plutôt critique ? Un enchevêtrement de pièces de bois, à 50 cm au-dessus de moi, me protégeait. C'est ce qui me sauva. Sans quoi, j'aurais été écrasé net sous ces bois et plusieurs mètres de terre. Je n'osais trop remuer, de peur de voir tout s'écrouler. Un instant, j'eus une sensation de défaillance. Je me crus perdu. Par la pensée, j'adressai un adieu suprême à ma femme et à tous ceux qui me sont chers. Par bonheur, la fumée qui me prenait à la gorge se dissipait petit à petit. J'aperçus soudain une petite ouverture. Je repris espoir. Avec les mains j'agrandis bien vite cette brèche. Je réussis à me faufiler. Je me glissais encore sous des décombres et, tant bien que mal, parvins à l'air libre. Je respirai. J'étais sauvé.

L'abri voisin était également en piteux état. Par un trou, j'entendis sortir des plaintes et des appels. Je criai à mes deux camarades, là-dedans, de patienter un peu et je courus chercher du secours, à 200 m de là, dans un boyau où je savais trouver, outre mon adjudant et mon sergent, une demi-section en réserve.

Mon caporal fut projeté violemment à terre. Un autre camarade eut un morceau de mollet enlevé par un éclat. Evacué tous les cinq sur le poste de secours, deux furent envoyés aussitôt, après première visite, à l'infirmerie divisionnaire et les trois autres, dont moi, à l'infirmerie du régiment, en 3^o ligne.

Dans un autre petit poste, voisin du nôtre et tenu par des hussards, une torpille en tua net quatre et en blessa grièvement le cinquième.

Après deux jours de repos à l'infirmerie du régiment, j'ai dû reprendre mon service à la compagnie. Je n'ai aucune blessures, mais je suis encore un peu sous le coup de la commotion ressentie : étourdissement et douleur à la poitrine et aux reins. Dans quelques jours, je l'espère, ça n'y paraîtra plus.

Et la musique continue...

Voilà déjà 3 heures, cet après-midi, que j'assiste à un bombardement violent de nos lignes. Les obus et les torpilles déchirent l'air avec fracas et sans arrêt. Je suis assis dans l'escalier d'un solide abri, tout équipé, prêt à bondir au dehors en cas d'attaques. Pour tuer le temps j'écris à des parents et amis. Je suis comme sourd par le bruit des explosions. Et puis, d'avoir l'esprit occupé, ça maintient les nerfs en place.

Déjà, ce matin, à l'heure du déjeuner, j'eus une autre sérieuse émotion. En haut de l'escalier de notre cagna, mes camarades et moi mangions, tout à coup, une explosion proche, un nuage de poussière nous enveloppe. Notre manger est plein de saletés. L...descend au fond de la cagna, personne de touché, mais j'ai bien regretté mon dessert, de bonnes confitures de groseilles...

Jusqu'à présent, je n'avais jamais rien caché à ma femme. Mais cette fois, je m'abstiens, tout au moins pour l'instant de lui parler de ma situation actuelle. Je sais par sa sœur aînée qu'elle s'ennuie beaucoup depuis mon retour au front. Aussi, de lui annoncer un début aussi brutal au 268^o, elle se ferait trop de mauvais sang. Ce n'est pas la peine. J'ai craint qu'elle ne se doute tout de même de quelque chose. Mes musettes, bondées d'objets personnels, ayant été volatilisées, expédiées au diable le 16 au matin, je lui demande l'envoi de certaines choses dont j'ai grand besoin...

Et la danse diabolique ne s'arrête pas...Je dois vivre dans un cycle des enfers !...Les obus et les torpilles arrivent par quatre à la fois, nos artilleurs répliquent, quel potin...

Cela ne va pas m'empêcher de dîner...Que voulez-vous ; J'ai un appétit féroce. Les émotions vous creusent l'estomac !... Dans 3 ou 4 heures, ma demi-section doit aller en relever une autre dans un petit poste, à 20 ou 30 mètres de l'ennemi. Belle nuit en perspective, n'est-ce pas ?...

Le 6 août 1916-

...Mes compliments pour votre dernier article « Le poilu, le gendarme », très vivant et amusant, Je l'ai fait lire ici. Les poilus s'en sont fait les gorges chaudes, savez-vous qu'au front les gendarmes sont, en général détestés par les combattants qu'ils embêtent dans les cantonnements de repos. Je me suis même laissé dire qu'il y en avait pas mal qui desséchaient au plafond de maintes caves de Verdun !...

Ma femme est maintenant au courant, par la lecture de notes-mémoires, que je lui ai envoyé de ce qui m'est arrivé au cours de ma première période en lignes. Elle aurait fini par le savoir par les parents et amis. Et puis, cela est déjà lointain. Du reste elle m'a écrit avoir lu cela, avec peine certes, mais en restant forte.

Après quatre jours de repos dans un logis à l'arrière du 23 juillet au 27, j'ai refait huit jours de lignes. Je me trouve encore en repos, pour quatre jours en dessous des lignes, puis je remontrai en première ligne pour 16 jours. Je suis tout à fait remis de mes brutales émotions. La santé est bonne.

Au268°, je ferai une ample moisson de notes intéressantes et d'impressions vivantes.

Je profite d'un après-midi de loisir pour faire un peu de courrier.

P.S- au cas où il m'arriverait malheur, vous savez ce que je vous ai dit au début de la guerre : je vous autorise à demander à ma femme mes Notes-Mémoires et autres documents de guerre afin d'en prendre copie, vous laissant la faculté, si vous le jugiez bon, de publier ce courrier posthume en les éclaircissant bien entendu. Mais espérons que cette éventualité ne se produise pas.

P... le 14 septembre 1916-

...ma santé est bonne en ce moment.

J'ai quitté les lignes voilà une huitaine de jours. Mon corps d'armée a été relevé par un autre. Après quatre jours de repos dans un bois et trois autres dans un gros village de la Marne, je me trouve depuis avant-hier, à Poivre, en bordure du camp de Mailly. C'est un coin délicieux, petits chalets perdus dans les feuillages. On loge chez l'habitant. Quel contraste avec la vie des tranchées !...L'on se sent renaître à la vie normale, en même temps que le corps et l'esprit éprouvent un bienheureux délassément.

L'on doit être ici, au grand repos, pour 15 ou 20 jours. Ensuite destination inconnue.

Tout près est un camp russe

Les nouvelles de tous les fronts continuent à être bonnes. L'entrée en guerre de la Roumanie à nos côtés est d'une importance énorme. Mais quelle « Macédoine » dans les Balkans ! Heureusement que nous avons des chefs militaires et des diplomates qui, eux savent voir clair là-dedans.

Géniaux, dans une lettre récente, m'annonce des événements considérables pour octobre. Je le sais très bien renseigné. Personnellement, j'ai foi dans une fin brutale et rapide de la guerre. Je crois que celle-ci est rendue au point où doivent se produire des actions décisives....

De la Somme le 4 novembre 1916-

...Merci pour mes amis Joyau et Godin à qui j'avais dédié mon article « Dans un petit poste d'écoute »

Je vous dirai que cet article obtient un franc succès. Tous les hommes et gradés de ma compagnie se le passent de main en main. C'est que cela a été vécu, pris sur le vif. Mes camarades de la 12^e escouade, surtout, en sont très flattés : ils se sont reconnus, malgré la déformation de leur nom.

Au sujet de cet article, l'ami Garaud, vice-Président des Morbihannais de Paris, me décerne un brevet de belle humeur. Mes camarades poilus me l'ont déjà décerné dans les trois régiments où j'ai déjà vécu. Civils et poilus de ma connaissance me complimentant de ma belle humeur, c'est ma meilleure récompense.

Le 22 novembre 1916-

Cher Monsieur,

J'ai la douleur de vous faire part de mon affreux malheur. Mon cher mari vient d'être tué le 15 courant à Sailly-Saillysel.

Selon ses dernières volontés, vous êtes de ceux que je devais prévenir les premiers. Soyez assuré qu'à votre égard, il avait une profonde estime et moi je perds un bon mari. Je ne peux en croire la réalité, c'est tout à fait cruel. Cher Monsieur, j'ai à vous dire que mon Cher Mari, vous a choisi comme testataire Littéraire et que je peux mettre à votre disposition ses manuscrits non inédits et ses Notes-Mémoires dont vous pourrez en prendre connaissance... Madame Berthier